

*N<sup>o</sup> 73*

PAUL WALLE

Chargé de mission du Ministère du Commerce.

*P*

AU BRÉSIL

ÉTATS DE GOYAZ

ET DE

MATTO GROSSO

PRÉFACE DE M. E. LEVASSEUR



LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINNE

E. GUILMOTO, Éditeur

6, Rue de Mézières, PARIS

—  
1912



*Consulat du Brésil*  
*Guyenne*

AU BRÉSIL

---

ÉTATS DE GOYAZ  
ET DE  
MATTO GROSSO



DU MÊME AUTEUR

---

**Au Pays de l'Or Noir. Le Caoutchouc du Brésil,**  
*Nouvelle édition, revue.* Un volume in-8°, 62 illustrations et  
3 cartes, broché. . . . . 4 50

**Au Brésil. — De l'Uruguay au Rio São Francisco.** Pré-  
face de M. ÉMILE LEVASSEUR, Administrateur du collège de  
France. *Nouvelle édition, revue.* Un volume in-8°, avec  
95 illustrations et 9 cartes, broché. . . . . 8 50

**Au Brésil. — Du Rio São Francisco à l'Amazone.** *Nou-*  
*velle édition, revue.* Un volume in-8°, avec 105 illustrations  
et 13 cartes, broché . . . . . 8 50

*Ouvrages couronnés par la Société de Géographie, prix Bonaparte Wyse  
(Médaille d'or) et par la Société de Géographie Commerciale (Médaille  
Crevaux).*

**Le Pérou économique.** Préface de M. PAUL LABBÉ,  
Secrétaire général de la Société de Géographie commerciale.  
*Deuxième édition.* Un vol. in-8°, avec illustrations et carte,  
broché . . . . . 9 »

*Ouvrage couronné par l'Académie Française,  
et par la Société de Géographie Commerciale (Médaille Pra).*

PAUL WALLE

Chargé de mission du Ministère du Commerce.

—  
AU BRÉSIL

ÉTATS DE GOYAZ

ET DE

MATTO GROSSO

PRÉFACE DE M. E. LEVASSEUR



LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINNE

E. GUILMOTO, Éditeur

6, Rue de Mézières, PARIS

—  
1912



## PRÉFACE

A l'Exposition universelle de Paris de 1889, le Commissariat du Brésil distribuait une notice que j'avais écrite en collaboration avec deux hommes d'État très distingués du pays et qui, composée à l'aide des documents officiels qu'ils m'avaient procurés, avait pour objet de décrire sommairement la géographie, l'histoire, l'état politique, les ressources économiques de l'Empire et de faire connaître les progrès déjà remarquables qui s'étaient accomplis dans cet Empire depuis un demi-siècle (1).

L'année de l'Exposition n'était pas close qu'une révolution soudaine, toute pacifique, mais imprévue sinon pour tous les Brésiliens (2), du moins pour les Européens, renversait en un jour le trône, déportait le souverain à qui ses qualités personnelles et son libéralisme semblaient promettre une meilleure destinée et érigeait le Brésil en République. Les Français amis du Brésil — et ceux qui avaient quelque connaissance du pays et de ses habitants lui étaient généralement sympathiques — ne virent pas alors sans appréhension cette brusque transformation qui survenait à un moment où la suppression récente de l'esclavage troublait la vie économique (3) et qui d'un Empire unitaire faisait une République fédérative qui, au commencement de l'année 1891, adopta, avec le nom d'États-Unis du Brésil, une constitution calquée en grande partie sur celle des États-Unis de l'Amérique du Nord. On pouvait se demander si le caractère de la nation brésilienne,

(1) Le commerce dès lors était déjà un indice du progrès économique d'une nation d'avenir. D'après les statistiques brésiliennes, ce commerce était de 276 millions de milreis en 1868-1869 et de 473 millions en 1888; il avait presque doublé en vingt ans.

(2) Il n'y avait que peu de temps qu'il se trouvait des républicains dans la Chambre des Députés.

(3) Il paraît que le baron de Cotegipe, ex-président du Conseil, aurait dit, à la princesse régente, au moment de la sanction de la loi du 18 mai 1888 qui abolissait l'esclavage, qu'elle venait de signer la rédemption d'une race, mais en échange de la perte de son trône.

voisine d'autres Républiques de race latine, comme elle, qui n'étaient pas encore parvenues à un équilibre stable, pourrait s'accommoder à des institutions créées par le génie anglo-saxon ?

L'événement a résolu la question.

Les débuts sans doute n'ont pas été sans difficultés. Il y a eu une période d'expérimentations gouvernementales et d'agitations insurrectionnelles. Les témérités financières des premiers ministres des finances ébranlèrent profondément le crédit du pays : le change du milreis, qui atteignait le pair (23 à 26 pence à Londres en 1886, 27 à 27<sup>5</sup>/<sub>8</sub> de janvier à octobre 1889 — 27 étant le pair), tomba à 12 et à 10 pence en 1892 et même un moment (en novembre 1897) jusqu'à 6<sup>7</sup>/<sub>8</sub>.

Le coup d'Etat du 3 novembre 1891, suivi de la démission du président Deodoro, la révolte du Sud et de l'escadre, l'émeute de Rio en 1893, une fermentation politique très violente, particulièrement en 1897 et en général la vivacité des passions politiques ont retardé le progrès.

Mais aujourd'hui, quoique les partis manifestent encore des ardeurs qu'explique le caractère brésilien, le régime fédératif fonctionne constitutionnellement ; la paix et l'ordre paraissent solidement établis et le pays a repris sa marche vers le progrès d'une allure plus rapide que par le passé.

Le Brésil est une des deux Républiques qui possèdent dans le monde le territoire le plus étendu. Ce territoire, elle l'a agrandi sur ses frontières du sud, du nord et de l'ouest, sans effusion de sang, par des arbitrages qui ont mis fin à des conflits datant de plus d'un siècle. Elle a donné ainsi à la politique internationale un mémorable exemple et elle a eu le bonheur d'obtenir soit par décision d'arbitre, soit par traité, des avantages dont elle est redevable à l'habileté de son ministre actuel des affaires étrangères. Il n'était pas encore ministre lorsque, pour exposer les arguments favorables aux deux thèses qu'il était chargé de soutenir, celle de la frontière de l'Yguazu et celle de l'Oyapok, il a publié des albums de cartes qui restent dans les bibliothèques comme de précieux monuments de l'histoire de la cartographie américaine. Aujourd'hui le territoire des Etats-Unis du Brésil, dont on ne possède pas encore une mesure topographique exécutée sur le terrain (excepté pour l'État de São Paulo et pour une partie du Minas Geraes), est en nombre rond de 8 millions 1/2 de kilomètres (1), ce qui équivaut à seize fois la superficie de la France.

En 1889 la population était évaluée entre 14 et 17 millions d'âmes.

(1) En 1889, on évaluait la superficie de l'Empire à 8.337.000 kilomètres carrés. En 1908 on l'évalue à 8.550.000 kilomètres carrés.



Aujourd'hui, on l'évalue avec vraisemblance à 23 ou même à 24 millions (1), quoique des recensements très incomplets aient donné des nombres inférieurs.

En 1889, le Brésil possédait 8.586 kilomètres de voies ferrées; à la fin de l'année 1910 il en avait, en nombre rond, 20.000 en exploitation.

Le budget de l'Empire était de 378 millions de francs en 1890 (2); le budget de l'État Fédéral et des États montait, en 1909, à 98 millions de milreis en or et à 186 millions en papier, équivalant à peu près à 548 millions de francs (3).

Le total du commerce extérieur était de 1.200.000 francs; il s'est élevé à plus de 2 milliards 1/2 de francs en 1909 (non compris les métaux précieux) (4).

Les fautes du gouvernement républicain et la force des événements avaient fait tomber le change, comme nous venons de le dire, jusqu'au-dessous de 7 pence. Une meilleure administration et l'accroissement rapide de l'exportation l'ont fait remonter aujourd'hui à 15 et même au-dessus de 15 pence.

L'importation avait été longtemps supérieure à l'exportation. L'exportation a commencé à l'emporter vers 1860; mais la différence était encore peu considérable sous l'Empire (5). L'excédent est devenu considérable; de 1901 à 1907, il a varié entre 300 et 500 millions de francs par an; si, en 1908, il a baissé à 226 millions, il s'est relevé, en 1909, à 660 millions.

Voilà des chiffres généraux qui suffisent pour attester qu'un grand progrès a été accompli en vingt ans, sous le régime actuel. Ils n'en donnent même pas la mesure précise et complète.

Pour se rendre compte du changement qui s'est opéré il faut pénétrer dans le détail, voir de ses yeux ou par les yeux d'un témoin consciencieux et perspicace ce que sont les villes, les campagnes habitées, les fazendas, c'est-à-dire les exploitations agricoles, les cultures, les populations rurales et urbaines, les voies de communication, les transactions commerciales, ce qui a été fait pour la mise en valeur des ressources du territoire et ce qui reste à faire. Sur ces matières nous sommes mieux renseignés en France que nous ne l'étions il y a un quart de siècle. Le Brésil s'est appliqué, depuis quelques années, à

(1) Les évaluations brésiliennes donnaient 21 millions et demi pour l'année 1907.

(2) En comptant le milreis pour 2 fr. 50.

(3) En comptant le milreis-papier pour 1 fr. 56.

(4) En 1909, les importations ont été de 593 millions de milreis et les exportations de 1016 millions; total 1.609 millions, soit 254 millions de francs (le milreis valant 1 fr. 56). C'est une année de très faible exportation.

(5) En 1886-1887, l'exportation a été de 381 millions de milreis et l'exportation de 365 millions.

se faire connaître par des publications officielles ou semi-officielles, telles que *O Brazil, suas riquezas naturaes, suas industrias*, et le *Brazilian Year-book*, et par les ouvrages de ses savants parmi lesquels je me borne à citer, comme l'a fait M. Walle, celui de M. Calogeras sur les mines. Le Brésil a raison; il prend ainsi conscience de lui-même et il apprend ce qu'il est et ce qu'il veut être aux Européens dont il a besoin d'obtenir le concours en travailleurs et en capitaux. Si chaque État entreprenait des voyages d'exploration et des levés topographiques à l'exemple de la Commission géologique et géographique de l'État de São Paulo, la connaissance exacte du territoire avancerait vite: ce qui profiterait beaucoup à la construction des voies ferrées et à la colonisation.

Je n'ai pas eu le plaisir de faire de voyage au Brésil. C'est dans ses publications que je l'ai étudié et qu'en apprenant à le mieux connaître, j'ai pris davantage confiance dans son avenir. Le volume que publie M. Paul Walle et auquel j'ai accepté très volontiers de servir d'introducteur auprès du public, corrobore cette confiance.

C'est la description la plus précise que je connaisse du pays et de ses habitants, je veux dire de la partie méridionale et centrale du pays qui fait l'objet de ce premier volume. Il y a beaucoup à apprendre dans ce volume.

L'auteur n'est ni un compilateur de seconde main, ni un touriste qui se complait dans les anecdotes personnelles; c'est un observateur qui ne parle que de ce qu'il a vu et qui voit bien parce qu'il observe avec discernement, sans parti pris de flatterie ou de dénigrement.

Il n'est pas insensible aux beautés de la nature; il en jouit et il les signale par quelques mots caractéristiques, quand il traverse les interminables forêts aux essences variées suivant la latitude, les campos herbeux, les chaînes de montagnes aux sommets bizarrement découpés et entrecoupées de vallées profondes, les cours d'eau dont la navigation est interceptée par maintes cascades. Il a pu admirer, entre autres, celle de l'Iguazu qui dépasse de beaucoup, en largeur et en hauteur, la chute du Niagara. Mais il ne s'arrête pas longtemps à la description pittoresque. Son but est autre; c'est une étude économique qu'il a entreprise.

Il ressent une sincère sympathie pour la nation brésilienne, sympathie de race qui est naturelle à un Français et qu'il serait ingrat de ne pas exprimer; car partout, dans les villes et dans les campagnes, dans le peuple comme dans les classes supérieures, il a reçu lui-même un accueil très sympathique.

Aussi vante-t-il l'hospitalité qui est, avec l'amour du pays, un des traits du caractère national. Le peuple brésilien est fier de ce pays dans

lequel la nature a rendu facile la vie matérielle, au point même d'énerver souvent l'énergie laborieuse sous la double influence d'un soleil tropical et d'une terre féconde.

Il arrive que l'homme d'affaires remette au lendemain ce qu'il aurait pu faire le jour même et que l'ouvrier se repose quand il a gagné de quoi manger jusqu'à la fin de la semaine.

La population dans les campagnes mène une vie très simple. De sa probité M. Walle cite un trait qui mérite d'être rappelé. Dans un déraillement où fut malheureusement tué le compagnon de notre voyageur, le fourgon qui contenait des sommes importantes fut renversé; les campagnards et ouvriers de la voie en construction étaient accourus pour prêter leur aide. Quand le lendemain on recueillit l'argent, il n'y manquait pas un milréis.

M. Walle, qui faisait son quatrième voyage au Brésil, a visité à peu près toutes les villes de quelque importance de la région dont il publie l'étude.

Rio de Janeiro d'abord. On a célébré de tout temps le merveilleux panorama de sa rade et de ses montagnes pittoresques. Mais la ville, quoiqu'on vantât le luxe des boutiques de la rue de Ouvidor, quelques belles places et quelques édifices remarquables, avait encore, il y a une vingtaine d'années, la plupart de ses rues étroites et tortueuses, des maisons bâties sans souci de l'hygiène; la fièvre jaune, importée en 1843, y faisait de temps à autre des incursions néfastes et Rio de Janeiro avait une réputation d'insalubrité, peut-être exagérée, mais non complètement injustifiée. Depuis quelques années — quatre ans paraît-il — par la volonté d'un préfet énergique, la ville s'est transformée, « haussmanisée, comme dit M. Walle; c'est aujourd'hui une vaste ville toute moderne, aux avenues larges et longues qui rappellent les plus grandes et les plus belles artères des métropoles européennes, jardins profusément fleuris et ombragés, places vastes et bien alignées. » L'avenue Beira Mar qui longe la baie a plus de 5 kilomètres; l'ancien marché da Gloria a fait place à un magnifique jardin; la Praça da Republica est devenue un beau parc de flore tropicale, l'avenue do Mangue, ornée de quatre rangs de palmiers, a été allongée. Pour donner de l'air et aligner les nouvelles voies et les promenades on a abattu des centaines de maisons et dépensé beaucoup de millions. Rio de Janeiro avait, en 1890, 500.000 habitants; il en a aujourd'hui plus d'un million.

La suppression des eaux stagnantes, le curage des canaux, des égouts, des gouttières, la désinfection des logements ont fini par avoir raison de la fièvre jaune. En 1894 elle avait causé 4.852 décès; en 1903, 584 seulement; en 1909 aucun cas n'a été signalé.

Après Rio de Janeiro, si heureusement situé, que pourtant quelques

novateurs ont, dit-on, la malencontreuse idée de vouloir déposséder de sa qualité de capitale fédérale, Pétropolis, Nichteroy, Campos sont devenus des centres industriels actifs et ont plus de 30.000 habitants.

Dans l'État voisin de São Paulo, la capitale s'est transformée comme Rio. Il le fallait pour loger une population qui, de 35.000 âmes en 1890, a passé à 340.000 en 1910. L'Avenida Paulista est bordée, aujourd'hui, dit M. Walle, d'habitations princières ; le Jardin da Luz est un parc splendide. Le théâtre, en partie copié sur l'Opéra de Paris, est le plus grand du Brésil. Depuis vingt ans la valeur des terrains a décuplé. La municipalité a beaucoup dépensé pour améliorer l'hygiène et elle a réussi ; car la fièvre jaune a disparu, comme à Rio, des centres qu'elle avait autrefois attaqués.

São Paulo cite avec satisfaction le taux de sa mortalité qui n'est, paraît-il, que de 17 p. 1.000, c'est-à-dire inférieure au taux moyen de la plupart des États européens. Nombre de villes brésiliennes enregistrent aussi une très faible mortalité. Mais à ce sujet le démographe a des réserves à faire. En premier lieu, la population qui croît si rapidement est composée par l'immigration de beaucoup plus d'adultes qu'une population normale et les adultes ont partout un taux de mortalité bien inférieur à celui de la première enfance et de la vieillesse. Les villes du Brésil ne fourniront une mortalité comparable à celle des pays d'Europe que lorsque des recensements bien faits leur permettront de calculer leur mortalité par âge. En second lieu, beaucoup de personnes de la haute et de la moyenne société quittent le soir, par tramways ou chemin de fer, la ville de São Paulo pour aller se reposer dans leur maison de campagne et leur mort échappe probablement à l'enregistrement urbain.

En matière démographique, ce que M. Walle a constaté par lui-même, c'est que les familles ont en général beaucoup d'enfants. La natalité est forte et le pays se peuple par son propre croît en même temps que par l'immigration.

Santos, qui n'est pas une ville remarquable par la beauté de ses édifices, l'est par son activité commerciale. Elle a aujourd'hui, avec sa banlieue, environ 70.000 habitants ; de grandes dépenses ont été faites pour en bien outiller le port et pour rendre les habitations salubres. On y est parvenu, ainsi qu'à Campinas, et à Ribeirão Preto, autres localités de l'État de São Paulo, à prévenir le retour des épidémies.

La capitale de l'État de Parana, Curityba, a aujourd'hui près de 50.000 habitants, ville de développement récent qui possède un certain nombre de monuments publics d'une architecture de bon goût.

Porto Alegre, capitale de l'État de Rio Grande do Sul, a été longtemps une ville d'importance secondaire (45.000 habitants en 1890) ; elle compte

maintenant 100.000 habitants et s'étend dans la plaine environnante par les belles et larges avenues de ses faubourgs, hors de la colline qu'elle occupait et qui reste le centre du mouvement commercial.

Les villes de l'intérieur, plus isolées jusqu'ici, ont moins rapidement grandi et ont moins richement revêtu la parure des grandes cités modernes. Cependant, la population des États de l'intérieur a augmenté, particulièrement dans les campagnes par suite de l'extension des cultures : dans Minas Geraes, le plus peuplé des États de l'Union (4 millions 1/2 d'habitants), la population est en très grande partie agricole. La plus originale création urbaine de cette région intérieure a été Bello Horizonte, la capitale de l'État de Minas Geraes ; Ouro Preto, était étroitement emprisonnée par les accidents du terrain. Le gouvernement décida de créer, de toutes pièces, une capitale nouvelle ; il choisit, en 1894, au centre de l'État, un vaste terrain, situé sur la pente d'un plateau alors désert ; on y construisit, sans ménager la dépense (53 millions), tout l'appareil d'une grande cité, larges et longues avenues, monuments pour loger les services publics, parc immense. Le tracé pourrait contenir des centaines de mille habitants ; il n'en renferme encore que 24.000.

Ces villes et nombre d'autres sont pourvues de tout le confort moderne, larges boulevards bordés d'arbres, places, jardins et parcs, édifices publics souvent somptueux, d'architecture variée, adduction d'eau, réseau d'égouts, éclairage électrique, tramways et chemins de fer. Le Brésil avait le choix des modèles dans les villes actuelles des États-Unis et de l'Europe.

Cette transformation, dont nous venons de donner, d'après M. Walle, quelques exemples, était rendue nécessaire par la fondation d'établissements industriels, par le mouvement général des affaires et, tout d'abord, par l'accroissement de la population dû, comme nous venons de le dire, au croît naturel de cette population et à l'immigration.

D'après les statistiques officielles, cette immigration aurait introduit au Brésil plus de 2 millions 1/2 de personnes jusqu'en 1907, dont plus d'un million d'Italiens, un demi-million de Portugais, près de 100.000 Allemands, etc. Les Français comptent pour 20.000 dans cette statistique ; mais c'est à peine s'ils figurent dans les 94.625 immigrants de l'année 1908. M. Walle a exprimé, à plusieurs reprises, le regret d'avoir trop rarement rencontré des compatriotes dans les entreprises, banques, manufactures, usines, chemins de fer. Cependant, les capitaux français, après d'assez longues hésitations, commencent à connaître le chemin du Brésil, et ils y figurent pour un chiffre considérable dans diverses entreprises ; mais ces entreprises ne sont pas pour la plupart sous la direction d'ingénieurs ou d'hommes d'affaires français et, quand

il s'en trouve, ce sont rarement des personnes ayant le dessein de faire souche dans le pays; ils sont trop souvent hantés, dès le début, de l'esprit de retour.

Un des plus puissants moyens de colonisation et de progrès — on peut dire le plus puissant — est la construction de voies ferrées.

Les États-Unis de l'Amérique du Nord l'ont compris, surtout depuis la guerre de Sécession; en 1860 ils avaient 56.000 kilomètres en exploitation; ils en ont aujourd'hui plus de 380.000; aussi, tout le bassin du Mississipi et le versant occidental de la Cordillère ont-ils été en un demi-siècle peuplés, défrichés, couverts de moissons et la population de la grande République a passé de 31 millions 1/2 à 84 millions d'âmes. La République Argentine a suivi l'exemple; le réseau de ses chemins de fer, qui n'avait pas encore de tronçon ouvert en 1860, a aujourd'hui une longueur de plus de 25.000 kilomètres.

Le Brésil, en 1860, ne possédait qu'une ligne de 147 kilomètres; il a maintenant, avons-nous dit, un réseau de 20.000 kilomètres. Le problème était plus difficile à résoudre dans ce pays qu'aux États-Unis de l'Amérique du Nord, où le bassin du Mississipi n'oppose pas d'obstacles à la pose des rails et que dans l'Argentine, qui n'est, pour ainsi dire, qu'une immense plaine. Au Brésil, à peu de distance de la côte, la Serra do Mar dresse un rempart très élevé et difficile à franchir; dans l'intérieur, les accidents de terrain sont considérables aussi; les forêts touffues arrêtent l'ingénieur par leur végétation sans cesse renaissante. Le Brésil a su triompher de ces obstacles. M. Walle a admiré, en maint endroit, la hardiesse des ingénieurs à monter, descendre ou contourner par des pentes invraisemblables monts et vallées. Le Brésil a su aussi, ce qui n'était pas moins difficile, rassembler les capitaux nécessaires à cette œuvre.

On a commencé par construire des tronçons qui reliaient des villes de l'intérieur à leur port. Les tronçons, isolés d'abord (1), se sont prolongés, ramifiés, soudés, puis, conformément à un plan d'ensemble qui a été arrêté depuis peu d'années, un réseau a commencé à se former dont les mailles s'étendent et se relient à mesure que les constructions avancent (2). Dans la région côtière, une suite de lignes reliées les unes aux autres et mesurant 2.600 kilomètres conduisent de Rio de Janeiro aux extrémités de l'État de Rio Grande do Sul (Porto Alegre, Rio Grande do Sul, Uruguayana) et se ramifient dans les quatre États du Sud. Une autre suite de lignes s'enfonce de Rio de Janeiro et de

(1) L'isolement des tronçons empêchait souvent les lignes de devenir productives. Le directeur du *Jornal do Commercio* proposa un plan de rachat par l'État; plus de 2.000 kilomètres ont été rachetés de 1891 à 1901.

(2) De 1903 à 1909 on a construit en moyenne plus de 500 kilomètres par an.

São Paulo dans l'intérieur des terres; de São Paulo elle gagne la rive du Parana, d'où elle sera continuée jusqu'à Corumba sur le Paraguay; de Rio de Janeiro elle s'étend à travers le Minas Geraes jusqu'au fleuve São Francisco et elle sera continuée jusqu'à l'Araguaya, un des grands sous-affluents de l'Amazone.

D'autres lignes à peu près parallèles à celles-ci, c'est-à-dire ayant leur point de départ sur l'Atlantique et orientée S.-E.-N.-O., pénètrent dans des contrées encore à peu près vierges, où elles devancent et préparent l'œuvre de la civilisation.

Dans cette région intérieure, d'autres lignes, orientées N.-S., compléteront la navigation des cours d'eau du bassin de l'Amazone et la relieront au bassin du Parana, dont les sources, en certains endroits, se confondent presque avec les sources des rivières amazoniennes; ces lignes sont destinées en partie à suppléer à la navigation dans les endroits où elle est interrompue par des cascades, et à réunir des rivières, comme la ligne du Madeira au Mamoré.

L'effort a été multiple. L'Union fédérale a construit à ses frais 3.400 kilomètres de chemins de fer qu'elle exploite et s'est chargée d'en construire encore environ 2.500; le plus important est le Central du Brésil, qui relie Rio de Janeiro et São Paulo (1.737 kilomètres). L'Union a construit 4.860 autres kilomètres dont elle a affermé l'exploitation; elle a donné une garantie d'intérêts à 2.330 kilomètres construits et exploités par des Compagnies privées. Il y a de plus, en exploitation, 848 kilomètres qui ont été construits sans garantie d'intérêts et 6.160 kilomètres qui appartiennent à divers États de l'Union. Le total est de 18.632 kilomètres sur lesquels circulaient des trains au 1<sup>er</sup> janvier 1909. Pour compléter le réseau tel qu'il est actuellement fixé, il reste une dizaine de mille kilomètres à construire.

Il y a des lignes qui donnent de beaux bénéfices, notamment le São Paulo Railway; mais il y en a beaucoup qui, desservant des régions à peine habitées, doivent attendre que la population et la richesse y aient été créées pour obtenir eux-mêmes un trafic rémunérateur: ils contribueront beaucoup à cette création. Au sujet des dividendes, M. Walle a fait une remarque qui mérite d'être connue des administrateurs et des politiques français. Les chemins appartenant à l'État et exploités par lui ne donnent pas de produit net, quoique plusieurs aient déjà un trafic important; c'est, d'une part, parce que leurs frais généraux sont exagérés (1); sur certaines lignes, il y a une moyenne de

(1) Après la révolution et pendant les périodes de discordes, les rapports des ministres des finances signalèrent à plusieurs reprises les désordres des chemins appartenant au gouvernement, leurs dépenses excessives, la nécessité de faire des économies. Un projet d'affermage des chemins de fer de l'État en 1897 a échoué.

sept employés par kilomètre, tandis que des exploitations privées se font régulièrement avec une moyenne de deux employés; d'autre part, c'est qu'il y a profusion de permis de circulation gratuite et de privilèges onéreux. Pourquoi? Parce que la politique parlementaire est avide de faveurs pour ses amis et que les hommes influents ont sans cesse besoin de satisfaire une foule de clients-électeurs.

Dans l'accomplissement de cette œuvre nationale des voies ferrées, l'État de São Paulo a été le plus entreprenant et est le mieux doté; en 1910, il avait 4.400 kilomètres en exploitation ou en construction; Minas Geraes en avait 4.050; Rio de Janeiro et Rio Grande do Sul venaient au second rang avec 2.500 et 2.000 kilomètres.

Le transport des marchandises rapporte plus aux chemins de fer que celui des voyageurs. Il en est ainsi dans l'Argentine, dans l'Amérique du Nord, en Europe. Il en est de même au Brésil et il en sera probablement de même sur toutes les grandes lignes quand la production se sera suffisamment développée. M. Walle a étudié avec soin cette production sous ses trois espèces : agricole, minière, industrielle.

Sur l'industrie il n'y a pas lieu d'insister, quoique la grande industrie commence à s'éveiller sur divers points. Mais c'est surtout une industrie complémentaire de l'agriculture, comme la fabrication du sucre, la préparation du café et du maté; il y a cependant à ajouter déjà les filatures et les tissages. On ne connaît jusqu'à présent au Brésil que très peu de gisements de charbon de terre, charbon de qualité médiocre : c'est un obstacle à l'extension des usines et manufactures, surtout à des usines qui pourraient utiliser de très riches dépôts de minerai. Toutefois, il n'y a pas lieu de désespérer de l'avenir sous ce rapport; les procédés électriques peuvent réduire le minerai et déjà l'électricité est partout dans les villes qu'elle éclaire, et, sur plusieurs voies ferrées, elle est devenue la force motrice. Or, le Brésil a dans ses chutes d'eau des réservoirs immenses d'énergie électrique; celle de l'Iguazu pourrait à elle seule mettre en mouvement tous les ateliers d'une grande ville manufacturière.

M. Calogeras a décrit, dans un ouvrage qu'on peut qualifier de classique, les ressources minérales du Brésil. M. Walle, en signalant les nombreux gisements qu'il a visités, confirme l'opinion du savant minéralogiste brésilien. Il y a dans São Paulo des minerais qui contiennent 72 p. 100 de fer. Dans le Goyaz, dit M. Walle, se trouvent le cristal de roche presque pur, le marbre, le fer, le chrome, le kaolin, le mica, l'argent, le platine, le cuivre, l'antimoine, le rubis, l'agate, le grenat, la topaze, et surtout l'or et le diamant qui ont été, au xvii<sup>e</sup> siècle, l'objet d'une très fructueuse exploitation, puis qui ont été délaissés, mais qui peuvent encore produire beaucoup quand on saura les exploiter par des



procédés perfectionnés. L'Etat de Minas Geraes, dont la richesse minière était proverbiale au XVIII<sup>e</sup> siècle, est mieux doté encore que le Goyaz par la nature. C'est par excellence la région de l'or, du diamant et d'autres pierres précieuses. La production est restée importante : trente-cinq compagnies, presque toutes anglaises, y exploitent des concessions. Il y a des montagnes de cristal de roche, des montagnes de minerai de fer, des lits de rivière, comme celui du rio Piracicaba qui est, pour ainsi dire, dallé d'un minerai rendant 70 p. 100. Aujourd'hui, c'est le manganèse qui en constitue l'exploitation principale. Toutes ces richesses du sol n'attendent qu'un outillage perfectionné, des capitaux qui fourniront les moyens de l'acquérir et des voies ferrées qui donneront un débouché aux produits.

Quand on regarde le tableau des exportations du Brésil, on voit en première ligne le café (environ 580 millions de francs en 1908) et le caoutchouc (environ 270 millions) et, bien loin derrière ces deux articles, les cuirs et peaux (50 millions), le cacao et le maté. Le cacao et le caoutchouc viennent surtout de la partie septentrionale du Brésil à laquelle M. Walle consacrera un second volume. Dans le présent volume ce sont le café, les cuirs et peaux et le maté qu'il a étudiés. Cuirs et peaux sont fournis principalement par les trois États méridionaux du Brésil, qui sont limitrophes de la République Argentine et qui lui ressemblent quelque peu par leur économie rurale et par leurs vastes pâturages dans lesquels les animaux vivent en liberté tout le cours de l'année; São Paulo, Minas Geraes, Goyaz, Matto Grosso sont aussi des pays d'élevage. Le maté, feuille d'un arbre qui a l'aspect d'un grand houx, est encore presque exclusivement un produit spontané des forêts du sud que les habitants préparent par des procédés primitifs de torréfaction. M. Walle a décrit ces procédés.

M. Walle ne consacre qu'une note à la valorisation. Nous n'avons donc pas à nous arrêter sur cette opération que nous estimons être une entreprise très hasardeuse, faite pour maintenir les revenus d'un certain nombre de fazendeiros plutôt que pour servir l'intérêt général du pays. Un État, même lorsqu'il fournit les quatre cinquièmes de la production d'une marchandise, n'est pas le maître d'en régler la consommation et le prix dans le monde. Un spéculateur peut tenter un coup de main en accaparant et tenant en réserve un stock considérable; il agit à ses risques et périls, gagne de l'argent ou en perd. Ce n'est pas le rôle d'un gouvernement. L'État de São Paulo et ses deux associés le Rio de Janeiro et le Minas Geraes ont entraîné dans leur spéculation l'État fédéral. Il n'a pourtant pas manqué au Brésil d'esprits clairvoyants pour signaler l'erreur et le danger. Il ne manque pas non plus d'exemples, dans l'histoire, du résultat auquel aboutit probablement un

État qui entreprend une pareille aventure ; sous le second Empire M. Haussmann, préfet de la Seine, a prétendu fixer le prix du pain à Paris en créant la caisse de la boulangerie, qui prélevait un droit sur la farine en temps de bon marché et indemnisait en temps de cherté les boulangers afin de maintenir le prix du pain à un taux à peu près uniforme ; l'opération a été onéreuse pour la ville et il a fallu liquider la caisse de la boulangerie (1).

São Paulo tient la tête parmi les États qui cultivent le caféier. La plante n'y a été introduite que vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais déjà, en 1851, São Paulo exportait 115.760 sacs (de 60 kilogrammes) ; en 1889 il en a exporté 2.952.000 ; en 1906-1907 15.392.000 (2) : prodigieux accroissement qui a effrayé les producteurs eux-mêmes et déterminé l'adoption de la valorisation et d'autres mesures gouvernementales pour l'enrayer. M. Walle décrit plusieurs grandes fazendas dans lesquelles il a reçu l'hospitalité, particulièrement celle de M. Schmitt qui s'étend sur 32.000 hectares, plantés de 7 millions 1/2 de caféiers et occupant 8.000 colons. C'est la plus vaste de l'État de São Paulo et même probablement du Brésil. Les 8.000 colons de cette fazenda sont répartis en 1.026 groupes ; ils sont chargés d'un lot d'environ 2.000 à 2.500 pieds par homme. Les arbres sont espacés de 4 mètres, bien alignés, bien entretenus. En mai commence la récolte à laquelle toute la famille du colon est employée et payée à raison de 0 fr. 80 à 1 fr. 25 par 50 litres de fèves. Ensuite ont lieu le lavage, le séchage, le triage. Le colon jouit ordinairement d'un petit terrain qu'il cultive pour lui-même, et peut gagner 1.800 à 2.500 francs par an. Sur cette somme l'Italien, qui vit de peu, parvient à faire d'assez rondes économies.

Il ne faut pas chercher de Français dans ces colonies. Nous avons dit qu'il y en avait même peu, trop peu, dans l'industrie, dans les grandes entreprises et dans le commerce. La France a occupé jadis au Brésil une position économique plus avantageuse relativement qu'aujourd'hui. Il y a une cinquantaine d'années, elle venait immédiatement après l'Angleterre sur le tableau du commerce extérieur du Brésil. En 1908, elle n'est plus qu'au quatrième rang, s'étant laissé dépasser par les États-Unis et l'Allemagne. Pendant que le commerce du Brésil doublait de 1899 à 1909, celui de la France avec le Brésil augmentait seulement d'un septième de 1886 à 1908.

En effet, jusqu'en 1852, le commerce de la France avec le Brésil (commerce spécial d'après la statistique de la Direction générale des

(1) Voir *Histoire des Classes ouvrières et de l'Industrie en France de 1789 à 1870* (tome II, page 499), par G. Levasseur (Librairie Rousseau).

(2) En 1909, la récolte a été de 12 millions de sacs au moins à São Paulo et de 5 millions pour les autres États du Brésil.

douanes) n'a pas dépassé 30 millions. De 1852 à 1866, il a augmenté presque chaque année jusqu'à 140 millions en 1866. Depuis cette date, jusqu'en 1886, durant vingt ans, il a faibli; ce n'est que depuis 1886 qu'il a commencé à se relever pour atteindre 183 millions en 1891. Il a quelque peu baissé ensuite; les chiffres des cinq dernières années sont 133 millions en 1903, 125 en 1904, 148 en 1905, 179 en 1906, 174 en 1907, 162 en 1908. Dans ce commerce l'importation en France a été presque toujours supérieure à l'exportation de France; ainsi en 1908 elle a été de 114 millions contre 48. L'exportation de France même diminue: ce qui est très regrettable.

Les chiffres du commerce général du Brésil avec la France sont toujours très sensiblement plus forts que ceux du commerce spécial, surtout à cause des cafés qui entrent en entrepôt et qui en sortent pour être livrés à l'étranger. Ainsi, en 1908, le commerce général a été de 221 millions (1), tandis que le commerce spécial n'en enregistrait que 162.

En 1908, l'importation (commerce spécial) a consisté surtout en café (57 millions) (2), caoutchouc (29 millions), peaux brutes (15 millions), cacao (8 millions et demi); l'exportation a consisté en tissus de coton (52 millions), vêtements et lingerie (42), tabletterie et bimbelerie (35), beurre salé (32).

La mission de M. Walle avait une raison d'être économique et pratique. Il devait étudier les ressources du Brésil pour en vulgariser en France la connaissance et pour éclairer mieux les Français sur les intérêts qu'ils peuvent se créer au Brésil. Nous avons dit qu'il regrettait tout d'abord que la France eût un si petit nombre de représentants dans ce pays où les Français sont assurés, s'ils sont véritablement dignes de leur nom, d'être accueillis avec faveur. Nous avons exprimé nous-même, maintes fois et, depuis bien longtemps, le même regret non seulement relativement au Brésil, mais aussi pour tous pays étrangers où notre influence morale pourrait s'étendre et notre commerce prospérer. Les Français, quelques exemples que l'on puisse citer de leur colonisation, n'ont jamais été dans les siècles passés et dans les temps contemporains très portés à quitter leur terre natale; ils s'y trouvent bien, quoiqu'ils se plaignent souvent. Aujourd'hui que la faiblesse de la natalité arrive à peine à maintenir une population stationnaire, il n'y a pas à espérer de changement dans les mœurs à cet égard. D'ailleurs les salaires du Brésil sont inférieurs à ceux de France et ne peuvent séduire la population ouvrière. Il en est autrement pour les classes moyennes;

\* (1) D'après les relevés de la douane brésilienne le total du commerce avec la France a été de 164 millions. La statistique du pays de provenance donne naturellement un chiffre inférieur à celui du pays de destination.

(2) 88 millions au commerce général.

il y a place pour nombre d'entrepreneurs d'industrie et de commerce. Il en est autrement aussi pour les capitaux français ; ils commencent, avons-nous dit, à prendre le chemin du Brésil ; mais ils auraient plus de sécurité et plus de chances de profits s'ils étaient accompagnés et mis en œuvre par des Français au lieu de l'être par des intermédiaires. M. Walle donne à ce sujet de sages conseils ; nous nous associons à lui et nous souhaitons dans le double intérêt du Brésil et de la France que ces conseils soient entendus et suivis.

E. LEVASSEUR.

## MESURES BRÉSILIENNES ANCIENNES

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1874, l'usage du système métrique est rendu obligatoire au Brésil, toutefois, dans l'intérieur, on a également conservé l'usage des mesures anciennes, c'est pourquoi nous croyons utile d'en faire connaître quelques-unes parmi les plus usitées avec leur équivalent.

### Mesures de Poids

Tonelada ou tonne. . . . .	793 kg. 238
Quintal . . . . .	58 kg. 758
Arroba métrique. . . . .	15 kg.
Libra ou livre . . . . .	438 gr. 05
Onza ou once . . . . .	23 gr. 69
Oitava ou octave. . . . .	3 gr. 58

### Mesures de longueur

Brassa ou brasse. . . . .	2 m. 20
Vara. . . . .	1 m. 10
Palmo . . . . .	0 m. 22

### Mesures de distance

Legua ou lieue géométrique :	6 kilomètres.
---------------------------------	---------------

### Mesures de Superficie agraires

Legua quadrada ou lieue carrée. . . . .	43 kq. 56
Milha quadrada ou mille carré . . . . .	4 kq. 84
Alqueire de Minas et de Rio de Janeiro. . . . .	4 hect. 84
Alqueire de São Paulo . . . . .	2 hect. 42
Geira . . . . .	19 ares 36
Tarefa (à Bahia) . . . . .	43 ares 56

### Mesures de Capacité

Mioa. . . . .	21 hect. 76
Fanga . . . . .	1451 lit. 08
Alqueire . . . . .	36 lit. 27
Quarta . . . . .	9 lit. 06

### Mesures de Capacité pour liquides

Tonel. . . . .	840 lit.
Pipa . . . . .	420 lit.
Almude . . . . .	3 lit. 94
Canada. . . . .	2 lit. 66

Quilate ou carat pour peser les diamants . . . . . 0 gr. 1922

### Monnaies

Le *milreis* ou 1.000 reis peut être considéré comme l'unité monétaire au Brésil, au pair de 27 pence, il vaut 2 fr. 84 au change actuel qui forme une sorte de pair; depuis 1906, le milreis vaut 1 fr. 53. Le *conto* de reis qui fait 1.000 milreis équivaut actuellement à 1.610 fr.



# ÉTAT DE GOYAZ

---

I. Un Etat isolé. — II. Superficie, limites, aspect. — III. De Rio de Janeiro à Goyaz. — IV. Commerce, élevage, pâturages lointains. — V. Culture du tabac, la paina. — VI. Richesses minières de Goyaz. — VII. Quelques gisements aurifères, Anicuns. Piloos. Sao Rita, etc. — VIII. Les diamants de l'Araguaya, gites et garimpeiros, procédés d'extraction. — IX. Les Guayazes. — X. La ville de Goyaz, le gouvernement. — XI. Villes principales, Pyrenopolis, etc. — XII. Porto Nacional et le rio Tocantins. — XIII. Leopoldina et le fleuve Araguaya. — XIV. L'île du Bananal, le rio das Mortes. — XV. Sort de la navigation à vapeur de l'Araguaya. — XVI. Les chemins de fer vers Goyaz, — XVII. Les tribus indiennes du Tocantins et de l'Araguaya, Carajas, Cherentes et Carahos. — XVIII. Les Cayapos, indiens et civilisés. — XIX. « O Indio e um bicho mao », sauvages invisibles.

I. — L'État de Goyaz se trouve en plein centre du Brésil, dépourvu jusqu'ici de chemins de fer, de communications faciles avec les États limitrophes et le littoral. Ayant d'un côté les immenses solitudes de l'Ouest et de l'autre, trop éloignés les points les plus vivaces de la Confédération, Goyaz forme une sorte de démarcation entre le Brésil occidental, pays encore neuf, et le Brésil oriental, initié à la vie moderne.

Quand on a pu observer la puissante évolution en matière agricole et commerciale, dans les moyens de transports terrestres et maritimes, dans l'art et l'industrie, dans les améliorations urbaines etc., effectuée au Brésil pendant ces dernières années, on est quelque peu étonné de rencontrer un État où il n'existe ni voie ferrée, ni navigation fluviale, vivant d'une vie propre, presque aussi isolé du reste de l'Union qu'au temps de la colonisation. Lorsqu'on ouvre un livre sur le Brésil ancien ou moderne, c'est à peine si l'on trouve quelques lignes sur cet État encore presque inconnu, qui, pourtant, constitue le Brésil de l'avenir, en raison des richesses incalculables que recèle son sous-sol, — dont cependant il n'a été fait qu'une étude imparfaite. Par son

climat, par les heureuses conditions de son sol, cet État peut se prêter à toutes les cultures, à toutes les industries.

II. — C'est un long territoire qui s'étend du sud au nord sur plus de 2.000 kilomètres, et qui mesure 850 kilomètres dans sa plus grande largeur. Sa superficie, qui est de 747.311 kilomètres carrés, la place au quatrième rang des États brésiliens pour l'importance territoriale. La population est de 340.000 à 350.000 habitants, bien faible pour une telle superficie. Les eaux dessinent en partie les frontières de Goyaz; c'est, à l'ouest, le fleuve Araguaya qui, sur 1.700 kilomètres, sert de limite avec le Matto Grosso et le Pará, depuis sa source jusqu'à son confluent avec le Tocantins; ce dernier lui-même, ainsi qu'un de ses affluents, indiquent la frontière avec le Maranhão, puis une chaîne de montagnes encore peu connue, redescendant vers le sud, forme la limite à l'est avec les États de Piauhy, Bahia et Minas Geraes. La pointe sud, formée par le Paranahyba et son affluent, le Curuhy, avec un autre affluent, qui viennent former le Parana, est en partie en litige avec le Matto Grosso. Les régions où naissent les différentes sources du Tocantins sont montagneuses, comme celles du nord et de l'est. La serra dos Pyreneus, peu éloignée de la capitale, est le point le plus élevé de ce système (1.385 mètres); la plus grande altitude de Goyaz est dans la serra das Almas, les Veadeiros, à 1.678 mètres. Puis ce sont partout des plateaux élevés où se trouvent les *chapadoes*, zone parsemée de petites forêts et de vastes campos; ils sont fréquents au sud. Toute la région nord du territoire est encore imparfaitement connue dans sa plus grande partie. La zone australe et méridionale est très salubre; les régions baignées par l'Araguaya et autres grandes rivières le sont moins, l'impaludisme y règne à certaines époques.

III. — De Rio de Janeiro à Goyaz, capitale de l'État, il y a 1.696 kilomètres et 1.275 seulement jusqu'à la frontière sud; si l'on part de Santos, cette distance n'est plus que de 1.360 kilomètres et 940 jusqu'à la frontière. Avec un pareil éloignement, aggravé par le défaut de communications rapides, on comprend facilement qu'il n'arrive, au centre de l'État, que des vibrations faibles et tardives des progrès du reste de la nation. La rumeur d'une grande catastrophe ou d'une tempête politique ne parvient qu'après un long intervalle et ne trouble pas la vie tranquille des Goyanais de l'intérieur.



Pour nous rendre à Goyaz, nous avons emprunté la grande ligne Mogyana qui a récemment poussé ses rails jusqu'à Araguary, à la frontière même de l'État, et le terre-plein est prêt à recevoir la voie jusqu'à Catalão. De Araguary à Catalão, il y a 96 kilomètres que nous fîmes en deux jours, car, dans ce pays, avec des chemins à l'état de pure nature, les étapes ne sont pas longues. On va doucement, caressé par les rayons brûlants du soleil goyanais, continuant à traverser un pays tout aussi accidenté que celui qui constitue la partie de l'État de Minas qu'on appelle le triangle minier, que nous venions de visiter. La route la plus suivie est celle du rio de Meia Ponte, par Morrinhos et Piracanjuba, mais le tracé de la future ligne de Goyaz était plus intéressant à suivre.

Nous rencontrons partout le meilleur accueil des habitants, et pouvons apprécier leurs mœurs douces et patriarcales. On ne trouve pas de grandes localités, mais fréquemment des agglomérations de quelques maisons. Les familles sont nombreuses, comme partout au Brésil, mais il semble que le nombre des ménages irréguliers y soit plus considérable qu'ailleurs ; il est vrai qu'il est souvent difficile d'observer la loi, car, dans certaines régions, il faut franchir de longues distances pour aller trouver l'officier de l'état civil ; c'est une perte de temps, et cela, joint à l'indolence de caractère et à l'insouciance qui empêchent de prendre au sérieux des actes les plus graves de la vie, fait que ces braves gens se marient comme au temps des patriarches, et qu'on attend le passage plus ou moins lointain d'un officier de l'état civil pour régulariser la situation au point de vue légal.

Nous croisons en route d'étranges charrettes, immenses paniers de jonc tressé sur un fort plancher, lequel repose sur une paire d'immenses roues pleines, bordées de gros clous et réunies par un essieu en bois ou en fer qu'on ne graisse jamais. De là, une musique infernale, quoique poétiquement sauvage, qu'on entend de loin au milieu des cris des conducteurs. Ces chars massifs sont les messageries de Goyaz ; ce sont eux qui transportent tout ce que l'État achète ou vend ; on rencontre parfois des caravanes entières, composées de quinze à vingt charrettes tirées, par monts et par vaux, par huit ou dix bœufs de race caracu, plus ou moins dociles ; on nomme ces caravanes

des *convoios mineiros* ou *goyanos*, ou simplement tropas, suivant qu'ils appartiennent à l'un ou l'autre État.

IV. — Quoique la région se prête admirablement à toutes les cultures, on ne rencontre guère que des fazendas d'élevage. Cette industrie constitue, en effet, depuis longtemps la principale source de revenus pour cet État plein d'avenir. Comme, en raison de sa situation, Goyaz n'a pas de douanes, il est difficile d'avoir des données certaines sur l'importance de cette industrie.



Sur la Mogyana près d'Araguary.

Pourtant, d'après des renseignements divers, Goyaz exporte annuellement 38.000 têtes de bétail ; 7.000 porcs, 150.000 kilos de tabac, 10.000 kilos de marmelade, 50.000 kilos de caoutchouc et 22.000 kilos de cristal, des cuirs tannés et salés ; et la valeur officielle de l'exportation est évaluée à 431 contos<sup>(1)</sup> 550, dont 420 contos représentent la valeur du bétail exporté. Malgré la distance, ce sont pourtant les vastes pâturages arrosés par d'innombrables rivières de Goyaz qui fournissent la grande majorité du bétail consommé dans les deux grandes métropoles, Rio

(1) Le contos de reis qui fait 1.000 milreis vaut 1.610 francs. Le milreis vaut 1 fr. 55

de Janeiro et São Paulo. L'élevage se fait d'une façon toute primitive : on se borne à laisser les animaux se reproduire en liberté, si bien que jusqu'à présent on n'a pas introduit à Goyaz de reproducteurs de races étrangères, exception faite des bœufs zébus, avec lesquels on a amélioré la race créole fort dégénérée. Les animaux métissés sont déjà très abondants, et le prix de la viande pourrait être moins élevé à Rio, sans les grandes difficultés que présente le commerce du bétail résultant de l'absence de voies de communication. Avant d'arriver à la station de chemin de fer d'Araguary, dans l'État de Minas, les troupeaux de bœufs doivent faire, sous la conduite d'un certain nombre d'hommes à cheval, un trajet de plusieurs centaines de kilomètres sans route ; traverser les *catingas*, ou forêts claires, des marais, et, à la nage, des rivières larges et profondes. Un certain nombre d'animaux périssent par suite de fatigue ou d'accidents. A Araguary, le bétail fatigué est acheté à bas prix par les fazendeiros de la région, qui le font se reposer et engraisser dans leurs propriétés pendant quelque temps ; après quoi, ils le revendent un bon prix pour la boucherie. Le transport d'un bœuf, d'Araguary à São Paulo, ne coûte que 13 milreis.

Malgré les aléas, les *boiadeiros*, ou acheteurs et conducteurs de ces troupeaux, réalisent encore de fort jolis bénéfices. Des vastes campos du Nord, on exporte également vers Bahia de grands troupeaux de bêtes à cornes. La race chevaline présente, à Goyaz, un type très intéressant ; c'est le cheval nommé *curraleiros*, dont l'élevage se fait dans le Nord de l'État, ainsi que celui des mulets. On nous a dit qu'un grand nombre de ces chevaux et mulets étaient vendus, en Bolivie, par la voie de Rio Bonito, Macedina et Cuyaba ; ces animaux auraient donc à faire un trajet de 1.500 à 1.800 kilomètres avant d'arriver sur les rives du Paraguay. Macedina est un poste établi, par le Gouvernement de Goyaz, pour garder la route qui mène à Cuyaba, capitale du Matto Grosso. Pour faire cette route, on ne s'est pas mis en frais d'œuvres d'art, ni même de terrassements quelconques ; comme de coutume, tout consiste, dans la plus grande partie du parcours, en un sentier tracé par les pieds des animaux de selle ou de charge, qui y passent de temps en temps, et dans les parties boisées, ouvertes à travers les fourrés par le *facão de matto*, sorte de grand coutelas ou sabre d'abatis, avec lequel les voya-

geurs coupent tout en cheminant les branches qui gênent le passage.

V. — La culture du tabac est la principale industrie après l'élevage. Cette plante est cultivée dans l'État de Goyaz depuis les premiers temps de la colonisation; elle y a admirablement prospéré, car le sol et le climat lui sont très favorables. Aussi, le tabac de Goyaz est-il très renommé et a même obtenu un premier prix à l'Exposition de Philadelphie. Six municipes cultivent principalement le tabac. Parmi ceux qui en produisent le plus, sont : Bonfim, Antas, Bella Vista et Pouso Alto. Malheureusement, la difficulté des communications est un grand obstacle au développement de cette culture, ainsi que des autres branches de l'industrie agricole. Cette difficulté disparaîtra prochainement, car, comme on le verra plus loin, une ligne ferrée déjà en construction mettra avant trois ans l'intérieur de l'État de Goyaz en communication avec Rio de Janeiro. Pour l'instant cet État produit 500.000 kilos de tabac, dont un tiers est exporté.

On trouve dans toute la partie méridionale de Goyaz un arbre, la *painera*, qui existe également dans les autres États du sud du Brésil; ses fruits contiennent des fibres soyeuses et douces connues sous le nom de paina. Ce produit, que le commerce européen nomme kapok, est surtout importé en Europe de Java. La paina n'est pas inférieure au kapok; des échantillons envoyés en Hollande ont été l'objet d'un rapport très favorable. Plusieurs autres arbres brésiliens fournissent également de la paina, entre autres le sumauma qu'on trouve surtout dans le bassin de l'Amazone. Ce produit est aujourd'hui préparé pratiquement par MM. H. G. Drake et C<sup>o</sup> de Londres, qui inventèrent des machines spéciales pour ouvrir, nettoyer et extraire les semences et impuretés du produit naturel. La paina est ensuite soumise au cardage qui ouvre les fibres dans toute leur extension, laissant le produit prêt à être utilisé. Le prix de la paina, sur le marché de Rio, est d'un ou deux milreis le kilo, suivant qualité.

VI. — Si la richesse du sol de Goyaz est grande, si ses forêts contiennent comme tant d'autres forêts inexploitées des bois précieux et des plantes médicinales de valeur, c'est dans le règne minéral que cet État peut être considéré comme le plus riche du Brésil, et c'est à ce titre qu'il fixe l'attention et les espoirs de tous. Déjà, en prévision des lignes ferrées qui prochainement le

relieront au reste de l'Union, des explorations sérieuses sont faites discrètement par plusieurs groupes d'ingénieurs. Pendant notre voyage, nous avons rencontré trois Allemands, et on nous a signalé le passage d'un autre groupe de deux Anglais, ainsi que celui composé d'un Français et d'un Anglais.

Parmi les richesses minières de Goyaz se trouvent du cristal de roche parfaitement pur, des marbres, du fer, du chrome, du kaolin, du mica, argent, platine, cuivre, antimoine, rubis, agates, corallines, grenats, topazes, voire des émeraudes, mais surtout de l'or et des diamants. L'or a été trouvé partout autour de Goyaz, dans les rivières qui descendent des montagnes du Sud et sur divers points de l'Est et de l'Ouest. Quoique travaillées par des procédés très rudimentaires et par un nombre relativement peu élevé de mineurs, des mines aujourd'hui oubliées ont fourni de l'année 1700 jusque vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle plus de 143.680 kilos d'or, sans compter celui qui a facilement échappé au contrôle du fisc. Depuis la colonisation, l'industrie minière n'a plus aucune importance, elle n'existe pour ainsi dire pas; le sol est gratté de-ci, de-là, et c'est tout. C'est une lamentable décadence, après quelques années de splendeur et de prodigalité. Mais celles-ci peuvent revenir; il ne manque pour cela que des bras et des capitaux. Les mines les plus connues et les plus rapprochées ne donnent plus qu'un rendement insignifiant, en raison du peu de personnel employé; il faudrait y établir un matériel plus moderne pour tirer de plus gros bénéfices avec moins de main-d'œuvre, le tempérament du peuple goyanais ne le disposant guère à un travail prolongé.

La grande quantité d'or qu'on supposait y découvrir attira à Goyaz un nombre important d'aventuriers qui s'en retournèrent, les uns avec de grandes richesses, les autres absolument ruinés ou endettés, soit à la suite de dissipation, soit que la chance ne les ait pas favorisés, ne laissant pour tout monument dans l'État de Goyaz que les immenses excavations qu'on trouve de toutes parts. Les bourgs de Ferreiro, Ouro Fino, Bomfim, Anta, Santa Rita, Pilar, enfin la plupart des bourgs de l'État, y compris la capitale, furent construits à proximité ou sur les lieux où l'or abondait le plus. L'exploitation en grand des mines cessa d'un seul coup, et il ne reste dans l'État que des orpailleurs sans attaches fixes et vaguant d'une mine à une autre.

VII. — A Anicuns, à 90 kilomètres sud-est de la capitale, on a découvert en 1809 une mine de quartz aurifère d'un rendement fabuleux; elle produisit plusieurs millions d'or qui partirent pour Rio de Janeiro. Mais comme les puits furent mal creusés, ils furent rapidement envahis par les eaux et l'exploitation cessa vers 1821, faute de bras et d'un matériel suffisant. Si vous interrogez quelques orpailleurs goyanais, ils vous répondront qu'il existe beaucoup d'or dans l'État mais que l'extraction en est des plus difficiles, soit que les gisements se trouvent dans des endroits trop secs, ou au contraire dans des endroits ayant trop d'eau. Le manque de pluie prolongée dessèche telle-



Char pour le transport dans Goyaz et Abinas.

ment les petits cours d'eau que les mineurs sont obligés d'interrompre leur travail. Dans l'autre cas, l'abondance des eaux dans les excavations ne permettrait pas de l'épuiser assez rapidement avec les moyens dont ils disposent. C'est ainsi qu'un grand nombre de mines très riches ont été abandonnées dès la moindre difficulté. En réalité, ce n'est pas au défaut de métal qu'il faut attribuer la décadence de l'industrie minière, en excavations ou dans les rivières, pas plus qu'à l'abondance ou à l'absence des eaux, mais uniquement à la nonchalance et à la paresse des hommes, qui attendent passivement que l'or jaillisse spontanément du sol.

, Dans la région nord de l'État, le rio Maranhão est très riche en alluvions. São José, Santa Rita, Cachoeira et Conceição sont les districts où l'or abonde le plus.

Dans le Maranhão, le travail est assez difficile pour les orpailleurs dépourvus de matériel. Ils profitent de la baisse des eaux pour travailler dans le lit de la rivière, avec de l'eau jusqu'aux aisselles et parfois plus; durant la saison des pluies, ils lavent en terrain sec. Ces hommes travaillent tout au plus trois heures par jour, et lorsqu'ils ont réuni une petite quantité de paillettes ou de poudre, ils ne font plus rien jusqu'à ce que leurs ressources soient complètement épuisées. Aussi la quantité d'or extraite de cette façon est-elle relativement peu considérable. La récolte est achetée par des négociants de Minas Geraes, et aujourd'hui on voit quelques Syriens et des Allemands parcourant les rivières où on lave l'or, pour acheter au plus bas prix le précieux métal. Pendant les périodes d'indigence les mineurs vivent des fruits qu'une nature prodigue leur dispense presque sans peine, de la chair des pécaris ou des daims qu'ils tuent, préférant une vie précaire à un travail suivi.

Dans la zone nord, on trouve de l'or sur le cours supérieur du Manuel Alves, affluent du Tocantins; dans le rio São Félix, affluent du haut Tocantins. A l'ouest, on tire de l'or à Crixas, dans les rios do Peixe, Corumba, Claro, Cayapos, et d'autres encore. Voici d'ailleurs quelques-unes des mines les plus connues: le bourg de Crixas se trouve près du morro São Gonçalo de la serra da Pedra Furada, sur le rio Vermelho. Il y a là beaucoup d'or qu'on n'exploite pas, faute de bras et d'eau. Les mines de Ferreiro sont situées en terrain montagneux, à 7 kilomètres au nord-est de la capitale; elles sont abandonnées pour les mêmes raisons. Mines das Lavrinhas, du district de Meia Ponte, à 60 kilomètres de Agua Quente et de l'embouchure du rio das Almas; tout le terrain avoisinant est très riche en métal. Dans la même région il y a encore les importants gisements de l'Abade, dans la comarca de Meia Ponte.

Le bourg et les mines du Pilar se trouvent à 200 kilomètres de Goyaz et à 66 de Crixas, on a tiré de cet endroit d'énormes quantités d'or; au temps colonial, 9.000 esclaves y furent employés. Les mines de l'Anta sont à 65 kilomètres au nord-ouest de la capitale, aujourd'hui en pleine décadence, c'est-à-dire inexploitées. Il faut citer ensuite les mines de Rio Claro ou Piloes, à 130 kilomètres sud-ouest de Goyaz, entre le rio Claro et celui du Piloes; cet endroit est très recherché pendant la saison

sèche, car on trouve dans ces rivières, non seulement de l'or mais aussi des diamants; elles sont aujourd'hui bien peu fréquentées. Les mines de Santa Luzia sont situées en un terrain inégal sur la rivière Fumal; dans le même district existe la fameuse serra des *Crystaes*, de laquelle on tire des cristaux blancs, jaunes et rouges en quantité. Le bourg et les mines de Santa Rita sont en terrain plat à 3 kilomètres et demi du rio Peixe Pequeno. Le bourg et les terrains aurifères de São Miguel das Tesouras se trouvent sur le rio das Tesouras, à 55 kilomètres de Santa Rita nord-ouest. Ces mines, ainsi que beaucoup d'autres qu'il serait fastidieux d'énumérer, sont loin d'être épuisées; la plupart ont été abandonnées après un semblant d'exploitation par manque de bras et surtout de matériel.

VIII. — C'est en 1746 que furent aperçus les premiers diamants dans l'État de Goyaz, à l'endroit où fut fondé le bourg de Bomfim ou de Piloes, aujourd'hui Rio Claro, à 130 kilomètres de la capitale. Les diamants trouvés dans les rios Claro, Fartura, Piloes, Tres Barras, Desengano et Cayaposinho sont d'un très bon poids et de fort belle eau. Pendant la saison sèche, de juillet à septembre, les rives de ces rivières sont fréquentées par plusieurs centaines de garimpeiros ou chercheurs de diamants. Beaucoup de ces hommes ne poursuivent que le diamant et ne veulent pas perdre leur temps à extraire l'or qui abonde entre la pierraille et le gravier. La présence des précieuses gemmes est indiquée par divers *captivos* ou petites pierres roulées et polies; il y a aussi les gouttes d'eau (pingos d'agua), les pailles de riz (palha de arroz) qui sont des morceaux de quartz brillant, puis encore l'oxyde de fer qu'on nomme *fava preta* ou fève noire, etc. Cela constitue autant d'indices par lesquels on reconnaît la présence du diamant.

Les garimpeiros sont des gens qui bravent tout dans l'espérance de trouver dans les rivières quelques précieux petits cailloux; ils descendent plus loin que Macedina, région à peu près déserte et fréquentée par les Indiens. Les diamants découverts jusqu'à présent l'ont été exclusivement dans le bassin de l'Araguaya et particulièrement dans le rio Cayapo. Presque tous les affluents du Haut-Araguaya roulent des diamants dans leurs graviers, et le fleuve lui-même passe pour en recéler des quantités que l'on qualifie de fabuleuses. Sans doute, il faut



compter avec les grossissements de l'imagination, mais il est à croire cependant que ce fleuve sauvage et lointain cache de beaux écrins dans les profondeurs de son lit, pour qu'avec des moyens aussi primitifs que ceux dont on dispose dans ces régions, on puisse lui ravir quelques parcelles de ses trésors. Dans les petits ruisseaux et les torrents qui restent à sec une partie de l'année, le travail est facile, l'œil exercé du garimpeiro saura découvrir la gemme cachée sous son enveloppe calcaire; il remonte le cours de la rivière en inspectant soigneusement les graviers et en mettant de côté les conglomérats qui lui semblent être de bonne prise.

Lorsqu'il s'agit d'opérer dans l'Araguaya ou quelque autre grande rivière, les garimpeiros se réunissent plusieurs et ils s'en vont dans une barque à l'endroit qu'ils soupçonnent y avoir des diamants; ils jettent au fond une corbeille d'osier lestée d'une pierre; l'un d'eux plonge et remplit précipitamment la corbeille avec le gravier et la pierraille de la rivière, puis il remonte pour respirer. On retire la corbeille et on procède au triage du contenu. Chaque garimpeiro plonge à son tour, car bien des fois la corbeille remonte sans autre chose que des cailloux sans valeur, mais il suffit d'une heureuse chance pour tomber sur un gîte après un grand nombre de plongées infructueuses, qui les dédommage de leurs peines. Les diamants de l'Araguaya ne sont pas gros, mais ils sont d'une très belle eau; la difficulté pour les garimpeiros est de trouver un connaisseur qui consente à leur payer honnêtement le produit de leurs peines; cela est rare, autant que de voir l'un d'eux s'enrichir, car la grosse part des bénéfices reste entre les mains des intermédiaires. Les conglomérats contenant des diamants ne sont pas le plus souvent dispersés au hasard dans le lit de la rivière, ils se rassemblent dans quelques dépressions cachées sous le sable, sur lequel elle roule ses eaux. Heureux le garimpeiro qui met la main sur un des précieux cailloux, car c'est sans doute une nichée qu'il découvrira ensuite.

IX. — C'est vers 1670 que Goyaz fut visité pour la première fois par un Pauliste, Manuel Correa, mais c'est seulement douze ans plus tard qu'un autre Pauliste, Bartolomeo Bueno da Silva, à la tête d'une troupe d'aventuriers, s'aventura vers l'ouest dans des régions inexplorées à la recherche de l'or. Il marcha long-

temps et finit par arriver au bord de l'actuel rio Vermelho au milieu d'une tribu d'Indiens aux mœurs douces ; ils s'appelaient les Goyaces ou Guayazes, mot qui dans leur langue signifiait Fleurs des Champs. En venant de São Paulo s'établir sur les bords du rio Vermelho, Bartolomeo Bueno avait fait faire à la colonisation un pas gigantesque en avant, mais ce fut au grand dam des Goyaces. Ceux-ci, malheureusement pour eux, connaissaient l'or ; leurs femmes portaient des ornements de ce métal. L'aventurier leur demanda où ils le recueillaient. Comme ils hésitaient à le satisfaire, Bueno se fit apporter de l'eau-de-vie de canne dans un plat, et y mit le feu, jurant qu'il allait ainsi incendier toutes les



GOYAZ. — Vieille église du Rosario et couvent des franciscains.

rivières si on ne lui donnait satisfaction. Les pauvres Goyaces qui tenaient à leurs rivières riches en poissons de toutes sortes, s'empressèrent d'indiquer les endroits où il pourrait recueillir lui-même le précieux métal et lui remirent toutes leurs pépites en le nommant Ananghera, c'est-à-dire le Vieux Diable.

Comme marque de reconnaissance, Bueno n'eut rien de plus pressé que de réduire en servitude tous les Indiens qu'il put capturer et leur fit laver les sables aurifères des rivières. Quand il jugea sa récolte suffisante, il revint à São Paulo où il mourut quelques années plus tard. C'est seulement vers 1726 que le fils du Vieux Diable, Bartolomeo Bueno le jeune, fonda après un premier voyage infructueux la ville de Goyaz actuelle, à une lieue

(6 kilomètres) plus loin que l'ancien campement de son père. Les aventuriers qui accoururent bientôt donnèrent à cet embryon de ville le nom de son fondateur, Villa Boa. Les Indiens Goyaces disparurent rapidement, les uns se dispersèrent, les autres se fondirent parmi ceux qui étaient venus les supplanter. Leur nom seul survécut, car la ville a répudié celui qui lui venait du chercheur d'or, l'Ananghera, pour reprendre celui qui rappelle le souvenir de la gracieuse tribu des *Flores do Campo*.

X. — La capitale de Goyaz est une ville de 15.000 habitants tout au plus, perdue au centre de l'immense Brésil, à la naissance et sur le versant occidental de la Cordilheira Grande. Entourée de tous côtés par des monts assez rapprochés, la ville ne peut guère s'étendre sur les deux rives du rio Vermelho, affluent de droite de l'Araguaya qui la rafraîchit à peine pendant l'été, époque où il est presque à sec, mais qui en revanche l'inonde parfois pendant les fortes crues, heureusement peu fréquentes. La plus forte fut celle de 1838 qui occasionna beaucoup de dégâts. Goyaz n'est certes pas une belle ville, ses rues sont établies sans plans, sans niveau, mal pavées, elles sont larges et rectilignes; elle est éclairée au pétrole par des lampes que soutiennent des poteaux le long des principales rues. La presque totalité des maisons est composée d'un unique rez-de-chaussée; les édifices publics sont très modestes. Le palais du Gouvernement est une construction carrée; il y a encore l'Académie de Droit, le Lycée et l'École Normale; le palais du Congrès est l'édifice le plus important. Il n'existe pas de monuments en dehors de quatre ou cinq églises sans aucun caractère.

Goyaz est placé dans une situation qui l'empêche de se développer, quoique le climat n'y soit pas mauvais; le jour, la chaleur est forte, par contre les nuits sont fraîches, trop même; c'est pour ces raisons qu'un gouverneur patriote et doué d'une grande activité, Couto de Magalhães, avait pensé transférer la capitale sur les rives de l'Araguaya à Leopoldina. Il est probable que d'ici peu, lorsque le chemin de fer atteindra le cœur du pays, cette capitale sera reconstruite sur un autre emplacement.

C'est à Goyaz que se trouve naturellement le siège du pouvoir exécutif et législatif. Le premier est confié à un président élu pour quatre ans; il y a deux Chambres formant le Congrès, celle des Députés, composée de vingt-quatre membres élus pour quatre

ans, et le Sénat avec douze membres élus pour huit ans, avec renouvellement par moitié tous les quatre ans. L'État de Goyaz se divise en trente-sept municipes. Malgré ses richesses de toutes natures, Goyaz est un État pauvre, mais si son budget est peu élevé, il s'équilibre parfaitement; celui pour 1910 a été fixé à 1.016 contre 800 pour les recettes et à 885 contos 570 pour les dépenses. Cet État n'a pas d'emprunt extérieur.

XI. — Comme villes principales, viennent ensuite Curralinho, Jaragua, Pyrenopolis, Corumba, Bomfim ou Rio Claro, Santa Cruz, S. Luzia, Bella Vista, Catalão, Paracanjuba ancienne Pouso Alto, Morrinhos, Rio Verde, Santa Anna do Paranahyba, Formosa, Palma, Boa Vista, Leopoldina et Porto Nacional.

Pyrenopolis est la deuxième ville de l'État; tout est relatif dans cet État, où la population est dispersée en une multitude de petites agglomérations et d'habitations plus ou moins isolées. Pyrenopolis n'a pas 10.000 habitants, c'est une localité qui a conservé l'aspect purement colonial; les habitations ne comptent qu'un rez-de-chaussée et d'une construction très ordinaire; de-ci de-là, on aperçoit une maison à deux étages, entre autres celle d'un riche négociant goyano, qui serait le plus bel édifice particulier de tout l'État. Trois ou quatre places dénudées, quelques églises qui sont plutôt des chapelles, sauf la cathédrale assez vaste et bien conservée; c'est devant cette église que se trouve la place qui forme le cœur de la ville et où viennent déboucher quatre sur quinze des rues de la petite cité, rues pavées de larges dalles de granit tirées de carrières voisines. Le commerce est peu actif, timide et nonchalant; les négociants ouvrent seulement leurs magasins quelques heures par jour, cela suffit à leur activité. Les fenêtres de certaines vieilles maisons sont pourvues de vitres ou carreaux de mica au lieu de carreaux de verre qui sont trop chers en raison du transport.

Paracanjuba est un gros bourg de 6.000 habitants au plus, construit sur une éminence pittoresque; le point central du lieu, le Largo da Matriz, se trouve à l'endroit culminant; cette place est bordée des meilleures constructions de la ville, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient élégantes, car elles sont construites presque toujours avec le plus mauvais goût portugais de la colonisation. Morrinhos, autrefois dénommée Villa Bella, est le centre d'un municipe assez peuplé qui avec Caldas Novas, Desterro et São Rita,

comprend 12.000 habitants environ. Les constructions sont toutes semblables à celles des autres localités. Tout autour de la ville, la campagne est couverte de bois de palmiers burity. Cette ville, qui jouit d'un climat délicieux, progressera certainement, car c'est déjà un centre d'exportation de cuir et de bétail.

Santa Luzia, ou Luziana, est distante de Goyaz de 300 kilomètres ; elle est intéressante, non par sa topographie qui est la même que celles de toutes les villes de l'État avec, en plus, des rues irrégulières sans alignement et des maisons d'aspect assez pauvre dispersées sur les flancs d'une colline, mais parce que la population de 6.000 habitants y semble plus active. On y fabrique d'excellente marmelade ou gelée de coings (marmel) très renommée sur les marchés du littoral. L'industrie principale est l'extraction du cristal de roche, la ville étant située à la base de cette chaîne des *Crystaes*, des Cristaux, ainsi nommée en raison de la grande quantité de cristaux de diverses couleurs qu'on y trouve et qui font l'objet d'une certaine exportation. Dans les environs, la population exploite des arbres à caoutchouc du genre manihot et mangabeira ; tout ou presque tout le caoutchouc exporté sort du municpe de Santa Luzia qui n'est séparé de Minas que par la serra dos Crystaes. On trouve partout dans les environs d'énormes excavations, vestiges d'anciennes exploitations minières.

Santa Cruz est une autre localité de 6.000 habitants à peu près, qui mérite une mention spéciale, car c'est le centre d'un municpe prospère, producteur de tabac et surtout un centre de gisements aurifères, malheureusement inexploités ; comme à Santa Luzia on trouve dans les environs des vestiges d'anciens travaux de mines. Située à 180 kilomètres seulement de Araguary, la dernière station de la Mogyana, Santa Cruz prend un certain essor commercial ; les maisons sont mieux construites que partout ailleurs, et les principaux édifices publics de construction moderne sont assez élégants.

Corumba, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme de Matto Grosso, est une ville de 5.000 à 6.000 habitants, centre d'un riche municpe, dont les habitants hospitaliers et bons, comme du reste dans tout l'État, s'occupent d'élevage, de la culture du tabac et du café. La ville est édifée sur la rive gauche du rio Corumba qui un peu plus loin se rencontre avec

le Bagagem; la situation de la ville, mal choisie entre les montagnes, ne lui permet pas de s'étendre, c'est le cas de nombre de localités de Goyaz. L'aspect de la ville est pittoresque mais mélancolique, en raison de ce que les portes semblent closes; une grande partie de la journée, les habitants, en majeure partie propriétaires agricoles, sont dans la campagne à surveiller leurs plantations. Quant aux commerçants, sauf les marchands de boissons, il faut frapper à leur porte pour les faire ouvrir.

Il n'existe pas encore de filature, ni d'industrie similaire, dans l'État de Goyaz; toutefois un groupe de capitalistes organisait une société pour fonder une fabrique de tissus à S. João da Boa Vista et une autre est en construction à Iltatiba.

XII. — Porto Nacional est une petite ville assise sur la rive droite du Tocantins à 150 lieues, soit plus de 900 kilomètres au nord de Goyaz; elle est construite sur une haute falaise où elle est à l'abri des grandes crues du fleuve. Dans cette partie de son cours, le Tocantins est fortement encaissé; pendant les pluies, il élève ses eaux impétueuses à 9 ou 10 mètres au-dessus de son niveau ordinaire, si bien que parfois le flot vient caresser le pied des maisons les plus rapprochées de la rive, mais la ville elle-même n'a rien à craindre du fleuve. La population est active et entreprenante; non contente de créer de belles fazendas, de s'adonner à la culture de la terre et à l'élevage, les habitants sont en même temps commerçants, armateurs, bateliers de mérite. Ils se construisent eux-mêmes des barques de toutes grandeurs, dont quelques-unes, les *botes*, peuvent porter 30 tonnes de marchandises; ils en sont eux-mêmes les pilotes et les matelots, et ils excellent dans la navigation du fleuve, qui est assez difficile et dangereuse.

Le Tocantins a une longueur de 2.640 kilomètres depuis sa source jusqu'à son embouchure dans l'Amazone. On n'est pas très d'accord pour savoir où placer la source de ce fleuve qui coule à travers une zone montagneuse, la plus haute de l'État, ni pour indiquer exactement parmi les rivières qui en font un grand fleuve, celle à laquelle il convient de rattacher les autres en qualité de tributaires. D'après les uns, le Tocantins naît au pied de la Serra Dourado, chaîne qui entoure la ville de Goyaz au sud et à l'est, et son berceau serait la source d'une petite rivière, l'Uruhu. D'autres le font naître plus à l'est et l'identi-

fient avec un rio Maranhão ou un rio Paranan, qui prennent leur source dans la région de Formosa. Quoi qu'il en soit, après que les rivières qui forment son cours supérieur se sont réunies, le fleuve coule du sud au nord dans une direction parallèle à celle de l'Araguaya, jusqu'à ce que, jeté brusquement à gauche par une chaîne de montagnes à laquelle il se heurte, il se réunisse à lui. La distance qui sépare les deux fleuves à la hauteur de Porto Nacional est de 250 à 280 kilomètres; un chemin a été tracé sous la direction d'un missionnaire dominicain français pour joindre ce point à *Conceição do Araguaya*.

Les habitants de Porto Nacional commercent directement avec Pará. Chaque année, vers le mois de mars, à la fin des pluies, ils chargent leurs barques, et bravant les rapides, les redoutables cachoeiras, dont le Tocantins est semé, ils descendent vendre leurs produits au Pará, rapportent en échange des cargaisons d'objets et marchandises variés. Il faut six mois pour qu'un bote accomplisse ce voyage aller et retour, le temps qu'il faut à un paquebot pour faire le tour du monde. Grâce à son heureuse situation et surtout à une poignée d'hommes actifs et entreprenants, la ville de Porto est le centre le plus commercial du nord de Goyas.

XIII. — *Leopoldina* est une localité située un peu au-dessous de l'embouchure du rio Vermelho, dans l'Araguaya, qui est certainement destinée à un grand avenir, car c'est le point terminus de la ligne en construction qui, passant par Catalão, doit toucher Goyaz et se prolonger jusqu'au fleuve. Leopoldina ne fut tout d'abord qu'un Présidio, ou poste militaire, établi par le gouvernement dans le but de contenir les Indiens du voisinage et d'encourager la colonisation. Sa situation sur l'Araguaya est à certain point de vue très heureuse, si bien qu'elle attira l'attention d'un homme de génie, Couto de Magalhaes, qui gouverna Goyaz il y a déjà près de cinquante ans; il songea à faire de Leopoldina la capitale et la porte de sortie de l'État pour mettre en valeur les immenses régions baignées par le Tocantins et l'Araguaya. La porte se trouvait à l'embouchure de ce fleuve dans l'Amazone, et l'Araguaya était comme le couloir qui y conduisait.

L'Araguaya prend sa source entre 18° et 19° de latitude sud, au pied d'une chaîne de montagnes qui porte plusieurs noms,

parmi lesquels *Serra Grande* ou encore *Serra dos Cayapos*, du nom des Indiens qui en firent longtemps leur habitat. L'Araguaya s'appelle Cayapo Grande depuis sa source jusqu'à sa jonction avec un de ses affluents, le Cayaposinho, et on le nomme Rio Grande depuis ce point jusqu'à l'embouchure du rio Vermelho, à partir duquel le nom d'Araguaya finit par prévaloir. Il coule en droite ligne du sud au nord, et on estime à 5 ou



GOYAZ. — Jeunes Indiens Cayapos.

Indien Caraja.

600 kilomètres la longueur de son cours depuis sa source jusqu'au Vermelho, un peu au-dessus de Leopoldina ; sa longueur totale est de 2.627 kilomètres. La région du Haut-Araguaya est arrosée par de nombreuses rivières ; c'est la rive droite, la rive goyanaise, qui donne au grand fleuve le plus d'affluents, dont six ou sept sont assez importants. La rive gauche est plus pauvre en grands cours d'eau. Dans la région des sources, on parle bien d'un rio Pitombas et d'un rio Bonito, dont l'existence est assez problématique. Le premier que l'on signale avec exac-



titude est le rio Diamantina, qui prend sa source dans le territoire de Matto Grosso, au pied d'une chaîne de montagnes appelée Serra Diamantina. Si l'on tient compte du nom que portent la rivière et la montagne, ce serait dans cette dernière qu'il faudrait chercher l'un des mystérieux entrepôts où l'Araguaya s'approvisionne de pierres précieuses. Au-dessous de la colonie Macedina, on rencontre encore le Barreiros, qui avec ses deux tributaires, le Passavinte et le rio das Garças, forme la rivière la plus importante depuis ce point jusqu'au Crystallino, qui se jette dans l'Araguaya au-dessus de la pointe sud de l'île de Bananal.

XIV. — L'île de Bananal est formée par une bifurcation de l'Araguaya qui, à 300 kilomètres en dessous de Leopoldina, se partage en deux bras ; après avoir coulé parallèlement pendant 375 kilomètres, ils se rejoignent en formant l'île de Bananal, probablement la plus grande île fluviale du monde. D'après les missionnaires dominicains de Goyaz (1), qui nous ont renseigné sur nombre de particularités intéressant l'État, l'intérieur de cette île, qui est aussi vaste que le Portugal, serait une sorte de cuvette formant une vaste lagune, dite Lagoa Grande, réceptacle de toutes les pluies et des infiltrations qui ne semblent pas avoir de déversoir ; mais jusqu'à ce jour cette île n'a pas été explorée et l'intérieur en est totalement inconnu. Ce qu'on sait, c'est qu'elle est occupée par la tribu des Indiens Javahès, fraction de la nation des Carajas. D'après des nouvelles récentes apportées par un missionnaire revenant du Pará, qui s'était engagé dans le bras mineur de l'Araguaya, ce bras serait en train de s'obstruer peu à peu sur une grande étendue par des amas de vases, de troncs d'arbres et de détritiques de toutes natures. L'île de Bananal ne tarderait donc pas à devenir une presque-île.

Sur la rive gauche du bras majeur de l'Araguaya, à peu près au milieu de l'île de Bananal, se trouve un de ses forts affluents, au nom sinistre, le rio das Mortes ou rivière des Morts, sur laquelle on raconte une sombre histoire. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle,

(1) Ces missionnaires sont des Français appartenant à l'ordre des Frères Prêcheurs, qui ont fondé divers petits centres sur les rives de l'Araguaya, à Condição, à Bareira, à Santa Rita, afin de catéchiser les Indiens de cette région qu'ils sont à peu près les seuls à bien connaître. Nous leur devons nombre de renseignements précieux, principalement sur les Indiens de tout l'Araguaya.

une bande d'aventuriers partit de Cuyaba, à la recherche de l'or; après plusieurs semaines de marche vers le sud, ils arrivèrent sur les bords d'une grande rivière, à laquelle ils donnèrent le nom de Roncador, à cause du bruit qu'elle faisait en roulant sur un lit de rochers.

En fouillant les sables, ils descendirent peu à peu et arrivèrent au milieu d'une tribu indienne, celle des Araès. Ce fut là qu'ils s'arrêtèrent et se fixèrent. L'or abondait dans les sables de la rivière et dans les flancs d'une montagne voisine; le bruit s'en répandit, d'autres aventuriers accoururent et le gouvernement envoya un Capitão Mor pour percevoir les droits établis sur les produits des mines.

Un filon d'une extrême richesse ayant été découvert dans les flancs de la montagne, le capitão mor prétendit se l'approprier et en réserver l'exploitation à lui-même et à ses partisans, à l'exclusion des autres. Cette prétention déclencha la discorde, si bien que la cupidité et les mauvaises passions aidant, on en vint aux mains; la mine où travaillait le fonctionnaire et ses amis fut un jour envahie, et on s'extermina sans merci à coups de pioche, à coups de couteau, avec tous les instruments de travail qu'on eut sous la main. Le carnage fut si affreux que les rares survivants se dispersèrent épouvantés; maisons et mines, tout fut abandonné. C'était là, sans doute, le châtement de ceux qui avaient anéanti la tribu des Araès, car les fugitifs moururent de faim au fond des forêts. Longtemps après, on retrouvait leurs ossements épars dans les fourrés. Depuis, une terreur superstitieuse éloigna de ces lieux tous ceux qui auraient été tentés d'y revenir, et on finit par ne plus même savoir où se trouvait la fameuse mine des Araès. Seuls les *barqueiros*, qui naviguent sur l'Araguaya, montrent l'embouchure de cette rivière qui fut le théâtre de tant d'horreurs et sur laquelle ils refusent de s'engager (1).

Au nord de l'État de Goyaz, les forêts de la rive gauche de l'Araguaya (territoire en litige), abondent en arbres à caoutchouc dont l'exploitation ne fait que commencer. Conceição do Araguaya est devenue le centre des nouvelles exploitations de caoutchouc. Les rives de l'Araguaya, comme en général toutes celles du bassin

(1) Dans les archives de Goyaz on trouve le *deroteiro* ou itinéraire, suivi par les aventuriers de Cuyaba; bien qu'il soit un peu confus nous en avons pris copie.

amazonique, sont couvertes de forêts, surtout sur la rive gauche, qui laissent apercevoir de loin en loin de vastes plaines et un grand nombre de lacs bordés d'une quantité énorme de palmiers buritys. Sur les rives goyanaïses, les plaines sont plus nombreuses et l'aspect du pays semble inviter les éleveurs à s'y fixer, leur promettant de belles prairies pour leurs troupeaux et des terrains de mattas pour la culture. Déjà on y rencontre un certain nombre de fazendas autour desquelles paissent pacifiquement de nombreux troupeaux.

XV. — C'est pour ouvrir toute cette région à la civilisation, en même temps que pour donner une issue aux produits de Goyaz que Couto de Magalhaes se mit à l'œuvre et aux prix d'efforts inouïs fonda le port de Leopoldina; il créa une flotte composée de trois bateaux et de deux chaloupes à vapeur de moindre dimension, sans compter des embarcations à rames de toutes grandeurs. Sous l'impulsion vigoureuse et opiniâtre du gouverneur de Goyaz, un courant commercial plus ou moins factice s'établit du côté de l'Araguaya. Leopoldina s'accrut rapidement; on y construisit de belles maisons et un collège et on put croire que ce point était appelé à devenir une ville importante. Sur les 2.000 kilomètres qui séparent Leopoldina de l'Océan (par l'Amazonie), 600 au moins sont semés de rapides ou cachoeiras, qui rendent impossible la navigation à vapeur. Les bateaux que le gouverneur de Goyaz avait fait arriver jusqu'à Léopoldina ne faisaient le service que jusqu'à Santa Maria, sur un parcours déjà fort joli de plus de 1.200 kilomètres. Entre Santa Maria, Pedra Preta et Cachoeira Grande, il fallait transborder voyageurs et marchandises et les charger sur les botes, embarcations à rames, seules capables d'affronter les redoutables rapides du Bas-Araguaya et du Bas-Tocantins. Mais, de cette façon, la durée du voyage était diminuée des trois quarts par les vapeurs de la flottille de l'Araguaya. Par bote, le trajet se fait parfois en six et sept mois aller et retour.

Malheureusement, Couto de Magalhaes disparut et son œuvre s'écroula comme un château de cartes. Pour qu'une entreprise aussi considérable que celle à laquelle il s'était attaché réussisse, l'énergie d'un seul homme ne suffit pas, il faut une force qui ne s'use pas, une association d'énergies humaines se renouvelant quand l'une d'elles fait défaut. Ces énergies ont certainement

manqué, car, après une prospérité éphémère, Leopoldina est rentrée dans un sommeil léthargique et fait l'effet d'une cité abandonnée. Depuis 1895, le dernier vapeur de Couto de Magalhaes a été rejoint, sous les eaux de l'Araguaya, ses frères qui y reposaient, trop endommagés pour pouvoir jamais être réparés; et la navigation à vapeur est suspendue sur l'Araguaya.

Leopoldina est en léthargie mais ne mourra pas; l'Araguaya verra, dans peu d'années, une activité inconnue régner sur ses rives et d'autres vapeurs remplacer, sur ses eaux, ceux du grand Couto de Magalhaes. Cette transformation sera due, cette fois,



GOYAZ. — Indien et Indiennes Cayapos.

non à un homme, mais à la locomotive qui fera entendre son sifflet sur ces rives lointaines. Deux voies ferrées, en effet, se dirigent actuellement sur Goyaz, celle de la *Mogyana* et la ligne *Oeste de Minas* dont les travaux se poursuivent activement.

XVI. — La *Mogyana* venant de São Paulo (Campinas) étend ses rails sur bientôt trois États avec ses 1.400 kilomètres en trafic qui ont pénétré dans la région mineira (de Minas), par la ligne de Caldas, l'embranchement de Guaxupé et par son prolongement vers Araguay, point terminus actuel. La voie est terminée jusqu'à Catalão, 96 kilomètres plus loin, en plein État de Goyaz. Cette ligne traversera ensuite la capitale, se dirigeant vers

Leopoldina, future vedette commerciale de l'Araguaya, suivant un tracé qui a recherché le plus court chemin en évitant le plus possible les accidents de terrain. Toutefois, cette ligne, absolument goyanaise, puisqu'elle a un parcours de 760 kilomètres en territoire de l'État, aura à lutter contre un terrain accidenté et le prix de revient par kilomètre sera augmenté de ce fait. Afin que la Mogyana poursuive la construction immédiate du tronçon allant de Catalão à Itapemiri, le gouvernement vient de lui accorder une subvention de 30 contos de reis par kilomètre.

La ligne Oeste de Minas, qui s'arrêtait à Formiga, dans cette partie de l'État de Minas Geraes, doit se prolonger sous le nom de Chemin de fer de Goyaz jusqu'au cœur de cet État. Cette ligne, dont le tronçon jusqu'à Bambuhy a été récemment livré au trafic, se rencontre à Catalão avec la ligne venant d'Araguary et se dirige vers le nord, à la recherche du point le plus convenable sur le cours navigable du rio Maranhão, c'est-à-dire à Palmas, en passant par Santa Luzia et traversant la grande zone de 14.000 kilomètres carrés du plateau central de Goyaz, réservée au futur District Fédéral.

Certes, il s'en faut d'au moins trois ou quatre ans, avant que le riche État de Goyaz puisse entrer dans une phase de prospérité grâce à ces voies ferrées qui vont faire pénétrer la vie et l'activité dans son territoire encore à peu près inviolé, mais c'est déjà un résultat remarquable que la locomotive vienne bientôt frapper à sa porte.

A l'heure présente, on travaille à l'établissement d'une ligne télégraphique reliant Goyaz à Currallinho, Jaragua, São José de Tocantins, Cavalcanti, Arraias, Conceição, Natividade, Porto Nacional, Pedro Affonso, Carolina et Boa Vista, centres de population du Nord qui réclament, avec urgence, les communications indispensables à l'expansion de leur commerce.

XVII. — Depuis le jour où Bartolomeo Bueno quitta São Paulo pour venir d'une traite planter sa tente sur les bords du rio Vermelho, la race dite civilisée a refoulé les populations indiennes du pays; sans doute elle en a assimilé une partie, mais elle a amené d'une manière ou de l'autre la disparition du reste dans les régions occupées. Pour entrer en contact avec les tribus débris des nations indiennes vivant encore dans une sauvage indépendance, il faut aujourd'hui s'avancer vers l'ouest. Cepen-

dant, pas n'est besoin d'aller bien loin dans cette direction pour trouver ce que l'on cherche, il suffit de descendre le rio Vermelho jusqu'à son embouchure dans l'Araguaya, et à 180 ou 200 kilomètres de Goyaz, on se trouve en plein pays indien. Toute la rive gauche du fleuve depuis sa source jusqu'à sa jonction avec le Tocantins, sur un parcours de 2.000 kilomètres, est une terre vierge qui n'a jamais nourri, à de rares exceptions près, d'autres habitants que des Indiens étrangers à toute civilisation. La rive droite elle-même, dans les régions plus directement baignées par le fleuve, ne connaît guère sur de grands espaces d'autres maîtres qu'eux. C'est sur cette rive qu'on trouve nombre d'*aldeamentos* fondés par le gouvernement ou par les missionnaires.

Un *aldeamento* est un centre d'Indiens soumis, vivant en bons termes avec les populations voisines. Faire perdre aux Indiens leurs habitudes de vie errante, les amener à se grouper et à vivre de la vie sédentaire, cela s'appelle les *aldeiar*, c'est-à-dire les constituer en village (ou *aldeiar*).

Quoiqu'on en parle fort peu, il existe encore au Brésil un grand nombre de tribus indiennes demi-civilisées ou vivant à l'état complètement sauvage sur les rives des grands fleuves de l'intérieur. Une dizaine d'États possèdent encore dans leurs seratoes éloignés un nombre plus ou moins important de ces primitifs. En ce qui concerne Goyaz et les zones avoisinant l'Araguaya, le Tocantins et leurs divers affluents, on y note l'existence de quatre grandes tribus : Carajas, Cherentes, Javahés et Cayapos, auxquels il faut ajouter les Apinagés dans la région septentrionale extrême de Goyaz et les Carahos sur les affluents du Tocantins rive droite.

XVIII. — Les Carajas, dont nous aurons à reparler, sont les premiers Indiens que l'on rencontre lorsqu'on descend l'Araguaya en dessous de Leopoldina; ils sont fractionnés en un grand nombre de petits groupes et ont semé les rives du fleuve de leurs *aldeias* sur un espace de 1.800 kilomètres. Chaque village ne compte guère plus de 30 ou 40 individus. Pendant que fonctionnait le service de la navigation sur l'Araguaya, les Carajas se trouvèrent en relations suivies avec les civilisés, c'étaient eux qui approvisionnaient de combustible les vapeurs qui, à défaut de charbon, chauffaient au bois. On ne connaît pas grand chose des Carajas de l'intérieur.

Les Cherentes et les Carahos du Tocantins et du rio do Sommo ne sont pas, non plus, étrangers à un commencement de civilisation grâce à leurs relations avec les populations voisines. A Piabanhas, par exemple, la population est composée de blancs et d'Indiens soumis, installés à une petite distance de la localité. Au début de l'occupation récente du pays par quelques familles, il se produisit une scission dans la tribu des Cherentes; les intrançageants se décidèrent à fuir cette population civilisée qui menaçait de les absorber. Ils passèrent le Tocantins, marchèrent dans la direction de l'ouest et descendirent sur le territoire de Matto Grosso jusqu'au Parana. Cette fraction, dont le nom seul est un peu altéré, connue aujourd'hui sous celui de Chavantes, dut soutenir de rudes guerres avec les Carajas qui occupaient en maîtres les deux rives du moyen Araguaya; ces Indiens ont la réputation d'être des hommes courageux, féroces même, et ils sont la terreur de leurs voisins les Carajas.

Les Cherentes et les Carahos, ainsi qu'une fraction de Carajas élèvent le bétail et cultivent un peu de terre. Chacun fait son petit défrichement au milieu de la forêt pour y planter du manioc, du riz, etc. Mais ils n'ont guère le sens de la propriété particulière, plutôt celui de la propriété collective; ils regardent tout empiétement sur leur territoire comme une injustice révoltante. Pendant notre séjour à Pará, nous vîmes arriver trois chefs Carajas et Cayapos avec six guerriers venant réclamer devant le président de l'État, M. João Coelho, contre les spoliations dont ils avaient été l'objet de la part des habitants de la région.

XIX. — Dans le cours supérieur de l'Araguaya, au-dessus de Leopoldina et jusque près du confluent du Tocantins, on trouve l'importante tribu des Cayapos qui se répandent un peu partout dans les sertoes, entre l'Araguaya et le Xingu. La nation des Cayapos descend des montagnes qui portent leur nom, considérées comme le point central de leur race; cette nation a de tout temps rayonné entre les bassins de l'Amazone et du Parana, elle passe pour redoutable. Cependant, les missionnaires dominicains réussirent à en grouper un certain nombre près de Conceição do Araguaya, ils commençaient à s'habituer à une vie sédentaire; malheureusement cette colonie a été dernièrement attaquée et pillée par des bandits qu'on nomme là-bas des *canga-ceiros* qui, sans doute, ne trouvèrent pas de prise plus riche.

Cette violence injustifiée produisit sur les pauvres Indiens un sentiment de méfiance et d'amertume, puis, sans aucun doute, le désir de la vengeance contre ceux qui disaient vouloir les protéger et qui les trompaient d'une façon aussi cruelle. Il est difficile, dans des moments semblables, de faire entrer dans les cerveaux peu cultivés de ces primitifs, la compréhension que ceux qui les ont attaqués n'appartiennent pas à la même catégorie que ceux qui leur promettent secours et éducation; pour



GOYAZ. — Indiens et Indienne Bororos.

eux ce sont des blancs. Heureusement, quelques bandits ayant pu être pris par les forces du gouvernement, le désir de représailles se calmera peut-être dans l'esprit des indigènes, qui commençaient à apporter leur concours, intermittent il est vrai, à la mise en valeur de la région.

Des fazendeiros de la région de Rio Bonito et de Rio Claro, avec lesquels nous nous sommes rencontré, nous ont donné quelques renseignements sur les relations peu cordiales qu'ils entretiennent avec les Cayapos.



Rio Bonito est une bourgade installée sur les bords de la rivière du même nom, affluent de l'Araguaya; c'est le centre d'une population d'éleveurs venus des États de Minas et de São Paulo. Ayant trouvé dans les contrées du Haut-Araguaya de splendides pâturages, ils en ont pris possession et ils ont bâti de grandes fazendas pour s'y livrer à leur industrie préférée : l'élevage du bétail, qui ne demande pas une grande activité ni un labeur absorbant. Ils ne regrettent pas d'être venus s'installer dans ce pays, au contraire, mais le voisinage des Cayapos leur occasionne parfois quelques ennuis. Le territoire de Rio Bonito est, en effet, placé au cœur même d'une contrée qui, de tout temps, a été regardée comme le berceau de la nation indienne des Cayapos.

On comprend que ces Indiens, voyant des hommes d'une autre race venir s'établir au centre de leur pays, n'aient pas résisté à la tentation de protester, et comme chez eux les protestations ne se font pas autrement qu'à coups de flèches et de casse-tête, on devine ce qui en est résulté. Dans la région du Rio Bonito, ils font parler d'eux de temps en temps et ils se livrent à des déprédations particulières sur les nouvelles fazendas. Un de ces fazendaires nous racontait comment ils étaient venus pendant la nuit piller sa basse-cour et lui enlever ses plus beaux porcs, pour faire bombance avec cela tout près de la maison. Pour le narguer, ils apportèrent à l'entrée de l'habitation les plumes des volailles et les os de ses cochons. A un autre, ils avaient arraché ses plantations de manioc, mais ils agissent de la sorte pour les plantations d'une même tribu lorsqu'elles arrivent les premières à maturité. A un troisième, ils avaient mutilé des mulets et des chevaux afin de pouvoir en arracher les fers dont ils sont avides, etc. Les fazendaires du Rio Claro avaient à se plaindre des Cayapos plus encore peut-être que ceux du Rio Bonito; lassés de subir des avanies, exaspérés des meurtres commis par les Indiens, les hommes valides s'étaient armés et organisés en troupe pour faire une batida (battue) de *bugres* (1); ils se divisèrent en deux troupes, essayant de cerner quelques groupes ou villages, n'importe lequel, coupable ou innocent. Une nuit, vers l'aube, ils cernèrent une taba (village); une partie des

(1) Nom générique sous lequel on désigne au Brésil tous les Indiens sauvages.

habitants, attaquée en plein sommeil, fut massacrée sans pouvoir se défendre. Les survivants, mêlés à d'autres groupes, se masèrent en arrière et firent tête à leurs agresseurs le jour suivant. La troupe dut alors battre en retraite en détruisant trois villages abandonnés avec quelques femmes et vieillards, qu'elle trouva sur le chemin de retour. Le résultat le plus clair de cette expédition, comme de toutes les autres semblables, fut d'empirer la situation en ajoutant de nouveaux griefs aux anciens et en allumant de plus violents désirs de vengeance dans le cœur des Indiens.

Quels sont les devoirs de l'homme civilisé à l'égard des sauvages dont il usurpe la terre, usurpation peut-être légitime puisque l'indigène ne l'a pas faite entièrement sienne par son travail? Jusqu'où doit-il pousser la patience et supporter les avanies que commet de bonne foi un sauvage qui n'a pas la moindre notion de la propriété? Ces questions si graves, à propos du droit de chacun, légitime ou non, on les résout sur place, pratiquement, et au petit bonheur des coups de fusil. Les fazendeiros que nous avons entendus avaient un formidable dossier de griefs à formuler contre leurs voisins, mais si ceux-ci, à leur tour, avaient pu formuler leurs plaintes, qui sait quel terrible réquisitoire ils pourraient présenter? Nous savons, pour l'avoir maintes fois observé, que la haine de l'Indien a, dans la plupart des cas, été provoquée par des abus et des brutalités de la part des premiers colons des frontières, population généralement ignorante et grossière, animosité qui se reporte naturellement sur tous les blancs en général.

XX. — Lorsqu'on reproche à ces habitants de maltraiter ou de tuer les Indiens, ils répondent invariablement en haussant les épaules « O Indio e um bicho mau » (l'Indien est une bête malfaisante).

Donc, c'est faire œuvre pie que d'en débarrasser la terre quand l'occasion s'en présente. En réalité, à part quelques rares exceptions, les Indiens du Brésil sont inconstants et indisciplinés, gourmands et voleurs, susceptibles et vindicatifs. Une partie de ceux qui sont élevés par les missionnaires et dans quelques collèges établis par le gouvernement s'empressent de retourner dans les forêts pour reprendre la vie sauvage en l'agrémentant de quelques vices de plus. A la vérité, ce ne sont plus des enne-

mis; devenus membres influents de leur tribu, ils lui donnent une meilleure organisation. Sur une terre riche et fertile, les Indiens mènent une vie misérable; leur indolence et leur paresse, leur insouciance, en est en partie la cause, mais c'est surtout à l'état social dans lequel ils vivent, une sorte de communisme primitif, que les malheureux doivent d'être dans une misère sordide dont il est impossible de se faire une idée. N'étant pas le seul à profiter de son travail, puisqu'un autre peut profiter de sa récolte avant lui, l'Indien se préoccupe peu de faire des plantations, à son tour il ira récolter dans une plantation voisine.

Une tribu d'Indiens, reste de hordes tupys, est connue dans le Haut-Tocantins et dans le sud de Goyaz sous le nom de Bororoës, mot qui en réalité signifie, ennemi; l'aspect de ces indigènes diffère suivant les régions, les ornements dont ils se parent sont d'autant plus différents que ces Indiens sont depuis plus ou moins longtemps en contact avec les civilisés. Dans ce dernier cas, les Bororoës se percent la lèvre inférieure pour y placer des rondelles de bois, ou une sorte de chapelet composé de petits morceaux de nacre ou d'os. Ces Bororoës sont d'une grande adresse pour ramer, plonger et chasser ou pêcher le poisson, ils ont des chiens d'une race spéciale pour compagnons de chasse; et il arrive que des bandits brésiliens, les Cangaceiros, les excitent à commettre des rapines.

Même dans les régions où ils sont les plus nombreux, on aborde difficilement les Indiens *bravos* des diverses tribus, qui sont prodigieusement habiles à se dissimuler et dont on ne connaît la présence que par les dommages qu'ils causent. La plupart de ceux qui ont eu à en souffrir n'en ont parfois aperçu aucun. On retrouve leurs traces, leurs campements, mille indices montrant qu'ils sont bien passés par là; mais sauf certains cas, assez rares, où ils attaquèrent à découvert un voyageur isolé ou une maison sans défense, les maraudeurs restent invisibles. Les incursions des *bravos* deviennent de plus en plus rares à mesure que le pays se peuple et que les forêts qui leur servent de repaires s'éclaircissent par la hache et par le feu. Comme ils n'ont d'autre tactique que la ruse et qu'ils n'attaquent que par surprise, sinon toujours sans raison, il suffit généralement de couper les arbres à une certaine distance pour être à l'abri d'une agression.

Pendant notre voyage sur les rives du Parana entre les chutes

Urubupunga et le rio Aguapehy sur les deux rives du Parana, visitées, rive gauche par les indiens Coroados, rive droite par les Cherentes, il nous a été difficile d'entrer en relation directe avec ces Indiens. On s'apercevait à chaque instant de leur présence, on les approchait certainement plus d'une fois. Cheminant à travers la forêt nous entendîmes des voix qui semblaient nous narguer ou nous défier avec colère en langue indienne ou en très mauvais portugais. Nous y répondions en les priant de se montrer ou de se laisser approcher en y mettant les tons de voix les plus engageants, autant qu'il était possible du moins lorsqu'on



GOYAS. — Famille d'Indiens guaranys demi-civilisés.

converse à travers la profondeur de la forêt. Nous leur promettons ce qu'ils ont l'habitude de désirer le plus, couteaux, hameçons et tabac; peine inutile, impossible de les décider à se montrer. Une seule fois, quatre cherentes appartenant à un groupe accourus sur la rive du fleuve, appelés par la trompe d'un de nos barqueiros, consentirent à se laisser approcher et à accepter quelques menus cadeaux pendant que les autres se retiraient plus loin. Dans les picadas tracées en forêt, ces dialogues à distance avec des êtres mystérieux qu'on ne voit pas, qu'on sait être animés d'intentions hostiles, qui épient sans qu'on puisse les

aborder, sont étranges et impressionnants. Il faut vraiment que ces Indiens soient moins féroces qu'on veut bien les représenter, car rien ne leur serait plus facile que de percer de flèches sans grand risque le voyageur qui passe dans la forêt.

Dans les États du Sud, São Paulo, Parana, Santa Catharina, Rio Grande do Sul, on trouve encore dans certains centres des aldeamentos d'Indiens guaranys demi-civilisés qui achèvent de s'éteindre à l'abri de quelque population. Dans l'ouest de ces mêmes États, fort peu explorés, on retrouve encore les Coroados réputés comme très sauvages, on les rencontre du rio Tiété jusqu'aux chutes de Sete Quedas. Tous ces Indiens dits Coroados ou couronnés en raison des diadèmes ou cocares de plumes qu'ils portent dans les jours de fête, semblent appartenir à la grande tribu des Caïnguas, dont les Indiens des environs du Guayra font aussi partie, et ne forment nullement une race isolée.



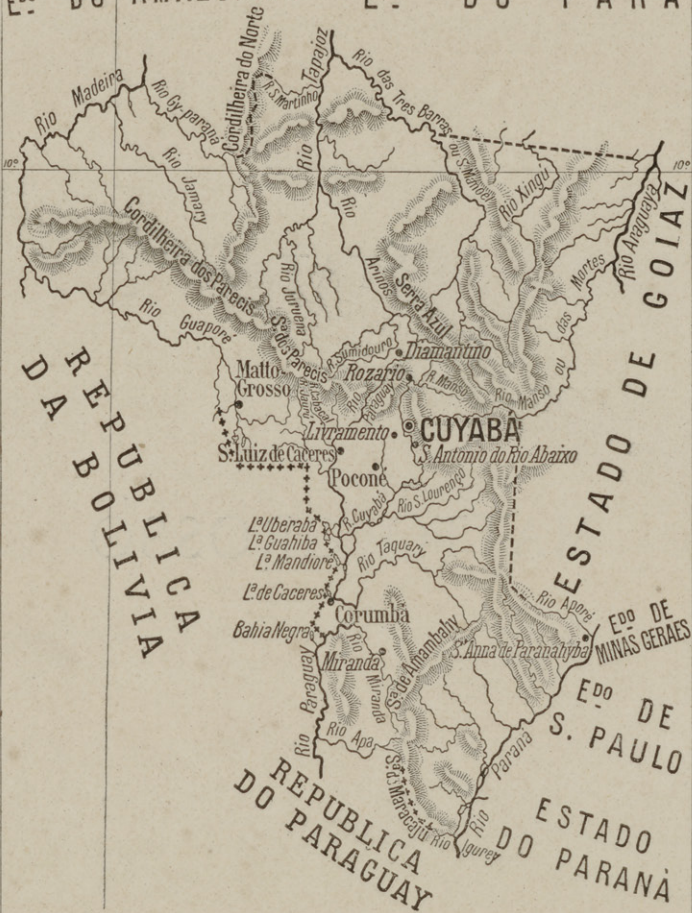
ÉTAT

DE

MATTO GROSSO

ED. DO AMAZONAS

ED. DO PARÁ



Escala  
0 200 400 Kilom.

20°



# ÉTAT DE MATTO GROSSO

---

- I. — Un Etat lointain et peu connu. — II. Limites, aspect physique. — III. Rivières, climat. — IV. La *Grande Forêt*, mission du colonel Rondon, son œuvre, une auto dans la brousse. — V. Un canal utile. — VI. Cuyaba, la ville de l'Or. — VII. Corumba. VIII. Ladario, Miranda, Sao Luiz de Caceres, etc. — IX. Du Parana au Paraguay et au Pacifique. — X. Le caoutchouc et la canne à sucre au Matto Grosso. — XI. Elevage et exportation de bêtes à cornes. — XII. Gisements aurifères et diamantifères. — XIII. Les aigrettes du Matto Grosso, chasse de civilisés. — XIV. Chasse des Indiens, comment ils en tirent parti. — XV. Commerce des plumes, exportation, droits de sortie.

I. — Plus que Goyaz, Matto Grosso peut être considéré comme l'État le plus lointain du Brésil. En effet, si, dans l'état actuel des communications, il faut une quinzaine de jours pour arriver à la capitale de Goyaz, comme nous l'avons dit précédemment, trente à quarante jours sont nécessaires pour aller de Santos ou Rio, à Corumba et Cuyaba. On se rend par voie maritime jusqu'à Buenos Ayres ; puis, on emploie le service fait par le Lloyd Brazileiro et par diverses lignes de navigation argentines et paraguayennes. C'est cette dernière voie que nous avons prise au cours d'un voyage antérieur. Pour l'instant, malgré quelques passages agréables, cette longue navigation fluviale, depuis l'Océan jusqu'à Corumba, est plutôt monotone. Comme pour Goyaz, il faudra environ trois années pour que la capitale de Matto Grosso soit directement reliée au littoral brésilien par la voie ferrée.

On peut dire que le Matto Grosso est l'État le plus riche de la Confédération, celui où la nature s'est montrée le plus prodigue de ses dons, tant au point de vue des richesses forestières et de la fertilité de son sol que de la prodigieuse valeur de son sous-sol. L'État de Matto Grosso a une superficie de 1.379.651 kilo-

mètres carrés, il vient immédiatement après Amazonas pour l'importance territoriale ; sa population ne dépasse guère 160.000 habitants ; c'est l'État le moins peuplé du Brésil ; il a donc à lutter contre deux terribles ennemis, le peu de densité de la population et l'énormité de son territoire, avec en plus l'isolement causé par le manque de communications. Matto Grosso constitue, pour l'instant, comme un monde à part, une terre vierge encore à découvrir, puisque seulement les zones riveraines des fleuves Parana et Paraguay sont bien connues et que c'est uniquement sur les rives de ce dernier qu'on trouve quelques cités plus ou moins considérables.

L'intérieur est intact, et on possède peu de renseignements sur toute la contrée en général : c'est une partie de cet Ouest brésilien qu'on ne fait que soupçonner. Tout ce morceau du Brésil est représenté, en effet, sur les cartes par de larges espaces en blanc ; pour tous ceux qui cherchent des terres à explorer, il offre encore aujourd'hui un aussi beau champ d'action que le cœur de l'Afrique. Sans parler du bassin de l'Amazone qui, sur d'immenses espaces, est aussi le pays de l'inconnu, les cartes représentant les cours supérieurs de l'Araguaya, du Tapajoz et du Xingu qui enchevêtrent leurs sources au milieu d'un réseau inextricable de rivières, ne paraissent guère plus précises que celles qui décrivaient les cours du Niger et du Congo, il y a quarante ans.

II. — Les limites du Matto Grosso vers le sud et l'ouest sont assez précises ; c'est, de ce côté, le fleuve Paraguay et le Guaporé qui le sépare de la Bolivie sur une distance de 14 degrés. Sa frontière orientale est aussi limitée par deux grands fleuves, le Parana, qui le sépare des États de Parana et de São Paulo, et l'Araguaya ou Rio Grande, de celle de Goyaz. Au nord, il touche aux États d'Amazonas et du Pará, sa limite est indécise et diversement tracée, ce sont des régions en litige, de même que quelques sections des limites orientales. On ne possède également sur l'orographie de cet immense État que des données très sommaires. On sait qu'à mi-distance du nord et du sud, il existe deux chaînes importantes ou de hautes terres qui la partagent en deux versants inégaux ; l'un, celui du nord, très vaste ; l'autre beaucoup plus petit. Ces hautes terres, dont l'altitude ne dépasse guère 1.000 mètres dans les serras dos Parecis, São Vicente,

Salinas, etc., qui se dirigent de l'est à l'ouest pour finir sous les noms de Amanbahy et de Maracajú, sont d'une altitude un peu supérieure vers le cordon sud.

En réalité, il n'y aurait qu'un plateau formant des plaines appartenant aux campos des Parexis ou Parecis (du nom des tribus indiennes qui vivent dans la région), que les eaux ont ravlinées sur d'immenses espaces; ces ravins ne sont cependant pas des vallées. Pendant la saison sèche, les eaux se maintiennent dans des apparences de lit; mais de février en août, saison des grandes crues, elles s'étalent au dehors et forment sur la plaine de vastes nappes qui atteignent parfois 3 mètres de profondeur. Il est des régions où ces nappes ne s'évaporent jamais complètement et constituent des marais démesurés, comme ceux que nous avons observés au-dessous de Corumba. De même, plus au sud, sur les deux rives du Paraguay, mais surtout sur la rive gauche, existent les immenses marais ou *bañados* de Xarayes, zone de 7.000 kilomètres carrés, dans laquelle le Paraguay et ses affluents confondent leurs eaux entre une multitude d'îles et d'îlots couverts de buissons ou de grandes herbes. Il y a également des marais analogues, mais beaucoup moins étendus, dans la région du versant nord.

III. — Un grand nombre de rivières très importantes sillonnent le territoire de Matto Grosso dans tous les sens. Sur la frontière ouest et est, ce sont : l'Apa, le Paraguay, le Guaporé, le Madeira, le São Manoel, l'Araguaya et le Parana; au centre, le Taquari, le Cuyaba, l'Arinos et une partie du Tapajoz, une partie du Xingu et le rio das Mortes. Les conditions climatiques sont très différentes au nord et au sud, de même sur les plateaux et dans les plaines basses. En général, ce climat est chaud; la moyenne de la température est de 24°; lorsque soufflent les vents du nord, le thermomètre dépasse 30° et quand c'est, au contraire, le pampero, sorte de mistral venant du sud qui règne, la température tombe à 15 et à 14°. Tout ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est que le climat des hauts campos est très salubre, l'air y est sec et la température relativement plus basse; les maladies endémiques y sont à peu près inconnues. Par contre, dans les régions du sud-ouest, limitrophes de la Bolivie, zones inondables, l'atmosphère est dense et lourde; il y existe des légions de moustiques et la fièvre intermittente, quoique

bénigne, y est fréquente. C'est pourtant la région du Matto Grosso la plus peuplée, et, malgré son insalubrité relative, elle a toujours été à l'abri des épidémies, peste, fièvre jaune, choléra, exception faite d'une épidémie de variole, survenue en 1868.

IV. — Le nom de Matto Grosso, mot qui veut dire : grande forêt, ferait penser que cet État n'est composé que d'une immense forêt vierge ; on se tromperait en partie, car, dans nombre de régions connues, rien n'éveille l'idée de la forêt vierge, telle que nous la comprenons. On n'a généralement autour de soi que des *cerrados*, c'est-à-dire de grandes broussailles ; dans leurs parties les plus élevées, les campos de Matto Grosso portent des graminées, des halliers, une végétation disséminée en bouquets isolés. C'est ce que vient de reconnaître la Commission commandée par le colonel Rondon, du génie brésilien, qui, depuis plus de deux ans, violente la brousse de cet immense État, chargée par le Gouvernement d'établir des communications télégraphiques entre Cuyaba et l'Amazone. Après des difficultés et des efforts sans nombre, cette tâche, qu'on aurait pu croire impossible, est en grande partie réalisée, grâce à l'audace, à l'énergie et à la ténacité du colonel Rondon et de ses collaborateurs. La Commission avait à opérer une percée presque en ligne droite, en suivant la vallée du Jurema, jusqu'au Madeira, pour établir la ligne-tronc, avec toutefois un léger écart à l'ouest, pour relier la ville de São Luiz de Cáceres, sur le Paraguay, et l'ancienne métropole de l'État ; aujourd'hui en ruine, Villa Bella de Matto Grosso, sur le Guaporé.

On ne saurait trop applaudir à l'œuvre admirable de cette mission et aux résultats obtenus en luttant contre les difficultés de toutes sortes : attaques des Indiens, obstacles accumulés par la nature et les éléments, etc. Contrairement à ce qui se passe d'habitude, la mission s'efforça de vivre en bonne intelligence avec les tribus indiennes qu'elle rencontrait, et dont quelques-unes se montrèrent hostiles. Grâce à beaucoup de patience et de bons traitements, la mission y parvint ; elle eut cependant plusieurs hommes blessés à coups de flèches. Tout en construisant sa ligne et en en assurant la conservation, la mission Rondon opéra la reconnaissance d'une immense étendue de terrain inculte dans la partie du sertão nord-ouest du Matto Grosso, zone définitivement et complètement étudiée. C'était là la réalisation

d'un projet depuis longtemps conçu, mais toujours ajourné par ceux qui voyaient figurer en blanc sur les cartes une zone colossale, couverte de forêts, avec la mention décourageante « terras desconhecidas », terres inconnues.

En effet, après la construction de l'embranchement de 300 kilomètres établi entre São Luiz de Cáceres et Matto Grosso (Villa Bella), la mission dut traverser et reconnaître des forêts et nombre de rivières inconnues. Le chemin jusqu'à Diamantino, bourgade qui est considérée comme la clef du sertão, fut le suivant, en l'indiquant par les noms des stations installées qui figureront sur les cartes futures. Au nord de Cuyaba Povoação (1) da Guia, sur les rives du Cuxipoassu; Povoação de Brotos et villa de Rosario sur la rive du rio Cuyaba; Villa Diamantino au confluent du rio do Ouro et du Diamantino. En plein sertão elle créa Parecis, sur le plateau de ce nom, au bord de la rivière du Kagado, l'*Uazuliata* des Indiens Parecis; Ponte de Pedra, au bord du rio Bocayuva ou *Sucuriuina* des indigènes; Barão de Capanema, sur la rive du rio do Chumbo (plomb) ou *Kurusiuiná* des Indiens, nommé aussi Cravary, Salto Utiarity, près d'une imposante chute portant ce nom, sur le rio Papagaio ou *Sauéruiná*; puis la station de Juruema sur les rives du fleuve de ce nom, le *Kamaizacola* des Indiens Parecis. De ce point la mission prit la direction du Jacy Parana pour atteindre le rio Madeira près de Santo Antônio. La mission Rondon parvint à utiliser une automobile de route « Fiat », de quarante chevaux, qui pouvait véhiculer 3.500 kilos à la vitesse maximum de 30 kilomètres à l'heure, sur de très grandes distances; tout d'abord sur les rives du rio Sepotuba, depuis Tapirapoan jusqu'au Salto ou saut du Sepotuba, puis de ce point jusqu'au Jurema sur le plateau des Parecis. Cette automobile rendit d'énormes services à la mission pour transporter son énorme matériel par un va-et-vient continu, d'autant plus que l'organisation des convois de vivres et de matériel au moyen de mules était rendu difficile par le manque de pâturages sur certains points. Une équipe perçait un picadão (large sentier) dans la forêt pour le passage de la voiture. Nous ne savons pas encore si cette automobile, la première qui aura traversé une région inexplorée considérée impraticable, sera parvenue à São Antonio sur le Madeira avec le colonel Rondon.

(1) Petite agglomération, lieux parfois composés de quelques cases.

V. — La ligne de partage des eaux entre les rivières qui, se dirigeant au nord, vont grossir l'Amazone, et les autres qui, coulant au sud, sont tributaires du Parana, est en quelques points si étroite qu'il suffirait d'ouvrir un canal d'environ 6 kilomètres de long entre le rio Aguapehy (1), sous-affluent du fleuve Paraguay et le rio Alegre, sous-affluent du fleuve Madeira, pour établir une communication fluviale ininterrompue entre le Rio de la Plata et l'Amazone. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le gouvernement portugais pensa à faire construire ce canal, mais les moyens d'exécution dont on disposait alors étaient insuffisants. Il est possible que ce projet soit repris après l'achèvement des travaux du chemin de fer Madeira-Mamoré, qui contourne la zone des rapides de ces fleuves ; on ouvrirait ainsi au commerce et à la civilisation des régions extrêmement riches en caoutchouc, jusqu'ici inexploitées et inexplorées dans les neuf dixièmes de leur étendue.

On sait seulement que le long des rivières de l'intérieur vivent des tribus indiennes parmi lesquelles : les Parecis, les Guatos ou Barbados, los Huanas, les Chanes, appartenant sans doute à la même famille que les Mojos de Bolivie, les Coroados et les Cáyuas du São Lourenço, etc. ; tribus les unes pacifiques, les autres hostiles, dont on ne connaît pas le nombre ni l'importance. Pendant sa percée de Cuyaba au Madeira, la mission Rondon n'a pu, malgré l'énormité de son labeur, que soulever une faible partie du voile qui couvre encore le Matto Grosso au nord du Campos dos Parecis.

VI. — A l'heure actuelle, cet immense État ne compte encore qu'un très petit nombre de centres habités dignes d'être mentionnés ; la population, insignifiante comme on l'a vu, est dispersée çà et là dans le centre et le sud de l'État, surtout sur la rive du Paraguay. Cuyaba, la capitale de Matto Grosso, est aujourd'hui une ville d'environ 30.000 habitants. Elle est située à peu près au centre de l'État sur la rive gauche du fleuve du même nom, en un point presque équidistant des trois versants du triangle formé par les serras dos Parecis et do Norte, de Amambahy et de Maracaju. La ville s'étend sur la rive du Cuyaba

(1) L'Aguapehy est affluent du rio Cuyaba et le rio Alegre affluent du Guaporé. Le partage des eaux serait surtout entre l'ancienne ville de Matto Grosso, sur le Guaporé, et la capitale actuelle Cuyaba, sur le rio du même nom.

sur une longueur de 3 kilomètres; malgré quelques constructions modernes, elle a l'aspect de toutes les vieilles cités coloniales de l'intérieur, et la plupart de ses maisons sont d'un seul étage. Les rues sont pour la plupart étroites et très mal pavées avec des pierres irrégulières; il y a plusieurs places, dont un superbe jardin public orné de plantes tropicales variées où la musique joue deux fois par semaine. Cuyaba est dans son ensemble beaucoup plus animée que Goyaz; une ligne de tramways, assez médiocre mais utile quand même, dessert la ville; on y



MATTO GROSSO. — Le port de Corumba et le Paraguay.

trouve des clubs très fréquentés et quelques hôtels de dixième ordre que le voyageur est cependant heureux de rencontrer. Le Palais du Gouvernement, d'une architecture lourde et ordinaire, l'Hôpital, l'Arsenal, le Trésor, le Collège des Salésiens, le Lycée, la Chambre des Députés, l'église São Gonçalo parmi six autres, sont les meilleurs édifices de Cuyaba, tous en somme fort ordinaires. La chaleur y est assez grande, mais moins qu'on pourrait le supposer, car la ville est située sur une colline à 230 mètres d'altitude et d'autres collines en limitent l'horizon sauf à l'ouest.

Le président de l'État de Matto Grosso est élu pour quatre ans et le pouvoir législatif est exercé par une seule Chambre

composée de dix-huit députés, élus pour deux ans, qui se réunissent le 13 mai de chaque année. Ces courtes périodes maintiennent dans les principaux centres une certaine agitation avant, pendant et après les élections qui, en raison du caractère bouillant des habitants habilement excités par des perturbateurs, dégénèrent en troubles plus ou moins prolongés. Depuis quelques années, la zone peuplée de l'État est souvent troublée par les agissements de quelques ambitieux. Le gouvernement fédéral s'est vu obligé d'intervenir, mais les diverses amnisties votées par le Congrès ont eu pour effet d'encourager les perturbateurs habituels de l'ordre. Il faut bien vite ajouter que ces troubles sont purement locaux et politiques, c'est plutôt une lutte entre des personnes aspirant aux fonctions publiques; le commerce et les habitants n'en sont que peu ou nullement affectés.

Cuyaba, comme d'ailleurs tous les centres de population de l'État, doit sa fondation à la grande quantité d'or qui fut découvert dans les terrains sur lesquels elle est assise, par les bandes d'aventuriers paulistes que la soif de l'or poussait vers les régions ignorées de l'intérieur, assurant ainsi à la couronne de Portugal d'immenses territoires inconnus. C'est sur les rives du Coxipomerim qu'un de ces aventuriers, Paschoal Cabral, étant à la chasse d'esclaves indiens, trouva dans les berges de la rivière des pépites d'or en assez grand nombre; il s'établit d'abord sur ce point, puis plus tard au lieu dit Forquilha, où le précieux métal était encore plus abondant. Il se rapprocha ainsi de l'endroit où se trouve aujourd'hui Cuyaba, et où un de ses compagnons, Miguel Subtil, découvrit accidentellement des pépites de plusieurs livres. C'est autour de Cuyaba qu'on trouva les gisements les plus riches du Brésil; en l'espace d'un mois 6.000 kilos d'or furent extraits. Ces nouvelles, propagées à l'intérieur, attirèrent sur les rives du Cuyaba un grand nombre d'aventuriers venus des États de Minas et São Paulo, lesquels peu à peu se répandirent sur d'autres points du pays où l'or était découvert. Autour de la ville, on voit toujours un grand nombre de trous et de larges excavations qui montrent combien le sol fut retourné. Aujourd'hui encore, dans la capitale et dans d'autres localités, lorsqu'il pleut fort, de légères paillettes d'or affleurent à la surface du sol, que les enfants cherchent à réunir. L'habitant dédaigne maintenant d'extraire cet or, car une journée de lavage



ne lui rapporterait pas autant qu'une demi-journée de travail ordinaire.

Il n'y a aucune industrie à Cuyaba, sauf une fabrique de bière à Manga et quelques fabriques de boissons alcoolisées ou gazeuses.

VII. — Corumba est la seconde ville de l'État, on pourrait peut-être dire plus exactement la première en raison de sa population, de son activité, de son commerce, mais c'est en même temps une ville plus moderne. Corumba est le principal port et



MATTO GROSSO. — Vue partielle de Corumba.

l'entrepôt commercial de Matto Grosso, elle est édiflée sur la rive gauche du Paraguay, dans une anse formée par le fleuve et sur une hauteur de formation calcaire qui porte une moitié de la ville. L'autre moitié, la partie basse, s'élève sur la rive du fleuve; c'est là que se trouvent la douane, beaucoup de magasins et de dépôts commerciaux et aussi nombre de maisons particulières. C'est une ville très cosmopolite, aux rues larges, régulières et bien ombragées, quoiqu'elles ne soient pas toutes pavées. Les maisons de commerce y sont nombreuses et l'activité commerciale assez grande. La rue Delamare est la principale artère de la ville, une sorte de rue do Ouvidor; c'est l'endroit le plus gai, le

plus vivant de Corumba, celui où on trouve les principaux magasins de modes, mercerie et nouveautés.

Une grande partie de la population de Corumba est étrangère, Argentins et Paraguayens y sont particulièrement nombreux ; on y entend parler les langues les plus diverses, et surtout le guarany, non seulement parmi les Paraguayens, mais aussi parmi les Brésiliens. Les places de la ville, peu nombreuses, sont bien garnies d'arbres ; les édifices publics ont meilleur aspect que ceux de Cuyaba, entre les meilleurs figurent la Municipalité, la caserne, la prison et le Dépôt militaire. Cette ville progresse continuellement, si bien qu'on avait envisagé d'y accomplir des travaux afin d'y permettre l'accès des navires calant 6 mètres d'eau ; mais comme d'après le rapport adressé au Ministère des Travaux Publics il faudrait de trop grandes dépenses pour arriver à ce résultat, on va se borner à y construire des quais. La profondeur du port aux plus basses eaux est toujours supérieure à 2 mètres, mais le canal le plus profond se trouve sur la rive opposée à la ville, où se tient la douane bolivienne de Porto Suarez. La largeur du Paraguay à cet endroit n'est que de 340 mètres.

Corumba est environnée de campagnes verdoyantes, mais plus loin se trouvent des régions inondées à l'époque des crues et où l'eau ne s'évapore jamais complètement, formant des marécages et des bañados. Il existe dans les environs de la ville de grands gisements de fer oligiste qui attendent qu'on veuille bien les exploiter.

VIII. — *Ladario* n'est à proprement parler qu'un centre artificiel assez actif, situé à 6 kilomètres au-dessous de Corumba sur le bord du Paraguay ; c'est un grand établissement de réparations navales fondé en 1872 et entretenu depuis par le Gouvernement fédéral, un des trois arsenaux de marine du Brésil. Il y existe de grands dépôts de matériel pour toute réparation et des chantiers et ateliers bien outillés. C'est à Ladario que se trouve la station des petits vaisseaux de guerre qui composent la flottille du Matto Grosso, au nombre d'une demi-douzaine. L'arsenal et la station sont défendus par cinq forts établis sur les berges les plus élevées du fleuve.

*Miranda* est une petite localité sans grande importance située à un kilomètre de la rive droite du rio Miranda, la principale

industrie du district est celle de la herva matté ; de même dans le vaste municpe de Nioac, autre localité qui comme toutes celles du Matto Grosso semblent étouffées dans les vastes solitudes du territoire. La richesse de ce très vaste municpe est l'élevage du bétail, mais elle réside surtout dans les immenses champs de herva matté cultivés, appartenant à l'importante compagnie « Matte Larangeira », société fondée au capital de 4.000 contos (un conto de reis, 1.610 francs, le milreis 1 fr. 55) dont les fabriques donnent une production d'une valeur annuelle de 2.000 contos.

*Matto Grosso*, ou Villa Bella, est une ville historique car elle fut autrefois la capitale lointaine de l'État, ce n'est plus aujourd'hui qu'un gros bourg à moitié ruiné, situé à 600 kilomètres nord-ouest de Cuyaba et à 300 de São Luiz de Caceres sur la rive droite du Guaporé. Cette localité déchuera sans doute une grande vitalité lorsque, après l'achèvement du chemin de fer Madeira Niamoré, les eaux du Guaporé et du Paraguay pourront être reliées comme nous l'avons dit par un canal très court unissant deux de leurs affluents.

*São Luiz de Caceres* est la ville la plus importante de l'État après Corumba, située sur la rive gauche du Paraguay, à 300 kilomètres sud-ouest de Cuyaba ; sa population est d'environ 15.000 habitants. Cette ville, une des meilleures places commerciales de l'État, ne fera que progresser grâce à l'industrie de l'élevage qui se fait en grand dans le municpe, et aussi en raison du commerce du caoutchouc, de la vanille, du jalap, de l'ipécacuana et autres plantes médicinales telles que le jaborandi, la salsepareille, le copahyba, la quina, etc. Pour l'instant cette ville voit son essor comprimé par le manque de communications, car pendant la saison sèche les vapeurs remontent difficilement jusque-là et le service est fait le plus souvent par des vapeurs particuliers.

Nous avons dit que le Matto Grosso était relié avec le reste du Brésil par les vapeurs Lloyd Brasileiro dont la ligne fluviale, de Montévidéo à Cuyaba, forme deux sections d'une extension totale de 2.091 milles. La première section va de Montévidéo à Corumba ; le trajet se fait avec des vapeurs de 800 tonnes en moyenne, avec aménagement pour 50 passagers de première et 100 de troisième. On fait escale dans les ports suivants, argentins et paraguayens, brésiliens depuis Apa : Rosario, Parana, la Paz,

Corrientes, Asunción, Apa, Porto Murthinho, Coimbra, Corumba. De Corumba à Cuyaba, il y a 440 kilomètres, ce trajet forme la deuxième section et s'opère avec des vapeurs de moindres dimensions, de 50 tonnes en moyenne, pouvant contenir 20 passagers de première et 50 de troisième. On suit le cours du Paraguay puis le São Lourenço et le Cuyaba. Il existe aussi des Compagnies de vapeurs argentins qui font régulièrement ce parcours.

IX. — La construction de la ligne ferrée qui doit mettre en communication directe Matto Grosso avec le littoral, est aujourd'hui entreprise simultanément des deux côtés de l'État, la partie qui traverse le nord-ouest de São Paulo étant complètement achevée. C'est de ce côté que nous avons cette fois pénétré en territoire du Matto Grosso par le tracé du chemin de fer Nord-Ouest où nous avons trouvé de nombreux campements d'ouvriers. Ce tracé, qui est peu connu et a subi diverses modifications, est actuellement définitivement établi, pour la section qui traverse le Matto Grosso sur 960 kilomètres. Cette section a été commencée à Porto Esperança, sur la rive gauche du Paraguay, à 90 kilomètres et à cinq heures de vapeur de Corumba. De ce point, le tracé traverse des terrains bas et marécageux (baixada) qui s'étendent jusqu'à la serra de Bodoquena sur une distance de 40 kilomètres; de là, il suit les pentes de cette serra jusqu'au rio Atibay, qu'il traverse, se dirige sur le rio de Miranda, Aquedauna et Campo Grande, aujourd'hui perdues au milieu des solitudes matto-grossiennes. De Campos Grande le tracé va presque en droite ligne jusqu'au Rebojo de Jupia, sur le Parana, en passant par Lagoas.

Malgré les difficultés rencontrées depuis le point initial du tronçon de Porto Esperança à Miranda, où existe un grand marais on a déjà réussi à asseoir la ligne jusqu'au kilomètre 80.

Dans la direction de Miranda à Campo Grande les travaux se poursuivent régulièrement et avec une rapidité satisfaisante. En cet endroit, cependant, on a eu à vaincre de grandes difficultés, spécialement par manque de personnel; celui qui s'y trouve immigre facilement, soit pour fuir le climat, soit pour se rendre au Rio de la Plata où il va se livrer aux travaux des moissons ou de la fenaison.

La partie la plus difficile de la ligne est à peu près achevée jusqu'à Miranda; maintenant les travaux vont se poursuivre avec

plus de facilité, car la zone à traverser est composée de campos immenses très salubres où le placement des rails se fera plus rapidement.

La Nord-Ouest, ou transcontinental brésilien, des rives du Paraguay pénétrera en Bolivie en face de Porto Esperança pour se diriger sur Huanchaca, point qui se trouve relié par chemin de fer au port d'Antofogasta, sur le Pacifique. De Huanchaca à la Paz, il y a un autre tronçon de voie ferrée. Grâce au transcontinental, la Bolivie se verra rapprochée de l'Europe de plus de 2.000 kilomètres; cette entreprise gigantesque aura en plus comme résultat d'augmenter dans des proportions incalculables la valeur économique des régions aujourd'hui à peu près isolées, et ce sont les États de São Paulo et de Matto Grosso qui sont appelés à en tirer les plus grands bénéfices, principalement ce dernier qui pourra exporter plus facilement les riches produits de ses forêts.

X. — Les forêts du Matto Grosso égalent, par l'abondance et la valeur des arbres à caoutchouc, celles de l'Acre, de l'Amazonas et du Parà, dont elles sont d'ailleurs le prolongement, mais l'exploitation du caoutchouc est encore une industrie rudimentaire dans cette région où l'extraction et surtout la coagulation de la gomme ne se pratiquent pas tout à fait comme dans les territoires voisins. Nous avons eu occasion dans un autre ouvrage <sup>(1)</sup> de donner des renseignements sur la manière dont on extrait le caoutchouc dans cet État, aussi n'en parlerons-nous pas ici. Cette industrie procurant de gros bénéfices, des plantations de mangabeira et de maniçoba ont été faites dans le Sud de l'État et donnent déjà de bons résultats, mais comme la qualité et par conséquent le prix n'atteignent pas à beaucoup près celui du caoutchouc de *fine para* extrait de l'hevea, on préfère exploiter ce dernier dont le centre de production est la vaste région qui s'étend au nord de l'État, le long des affluents et des sous-affluents de l'Amazone. Cette exploitation, qui commence à se développer, a déjà fait la fortune de plusieurs maisons de commerce aujourd'hui fort importantes de São Luiz, de Caceres, de Cuyaba et de Corumba.

Le caoutchouc ne devrait être, pour le Matto Grosso, qu'une

(1) *Au pays de l'Or noir. — Le caoutchouc du Brésil.* Librairie orientale et américaine, E. GULMOTO, éditeur.

richesse accessoire, car la fertilité de l'État, aussi bien au sud qu'au nord, est extraordinaire et permet toutes sortes de cultures. La terre riche en humus entretient facilement une végétation exubérante, et cependant, pour des causes diverses l'industrie, agricole n'a pas progressé et ses produits ne suffisent pas à la consommation de la population. Celle-ci, malgré son bon caractère, est extrêmement inactive et indolente. On cite des plantations de canne à sucre qui ont produit pendant quarante ans sans être replantées, le riz donne souvent dans la proportion de 800 et 1.000 pour un, le maïs 200 pour un, le café et le tabac croissent admirablement. Seule, la canne à sucre est cultivée sur une assez grande échelle; sur les rives des fleuves Paraguay, São Lourenço, Cuyaba, etc., il existe 15 grandes usines centrales dont la plupart possèdent un outillage perfectionné. La plus importante est l'usine d'Itaicy, située sur les rives du fleuve; cet établissement, qui vaut 2.300 contos, donne de gros bénéfices. Sur d'autres parties du territoire sud, il existe encore 80 autres engenhos de petite importance.

Les terrains des vallées de différents fleuves et rivières se prêtent admirablement à la culture de la canne à sucre; ils sont fertilisés tous les ans par le limon déposé au moment des inondations. Le sucre et l'eau-de-vie sont en grande partie consommés dans l'État de Matto Grosso lui-même, une petite partie est exportée au Paraguay.

XI. — L'élevage du bétail forme actuellement la principale richesse de Matto Grosso et au point de vue des ressources du pays, occupe le premier rang. Toute la région comprise entre le fleuve Parana, Apa et Paraguay possède des pâturages naturels salitrés comme on en voit peu; à défaut de l'agriculture qu'on dédaigne, sans doute parce qu'elle demande un travail plus constant, le bétail trouve là des conditions naturelles les plus favorables pour l'alimentation et la reproduction. On évalue à plus de 3.000.000 le nombre des bêtes à cornes existant dans l'État. Il y a des fermes qui élèvent jusqu'à 200.000 bœufs. Dans les bons pâturages, le nombre des têtes double en quatre années, ce qui correspond à une natalité de 28 p. 100.

Pendant la saison sèche, les pâturages qui sont naturels se conservent toujours verts; et pendant la saison des pluies, à mesure que l'eau commence à envahir les terres, l'herbe pousse

et s'élève, en se conservant toujours au-dessus du niveau de l'eau qui atteint souvent une hauteur de 30 à 40 centimètres, elle ne dépasse cette hauteur que dans les parties basses. Naturellement, tous les terrains ne sont pas envahis par les eaux qui débordent des fleuves; les parties les plus hautes se conservent à sec.

Les chevaux et les mulets ne viennent pas aussi bien dans les savanes de Matto Grosso à cause d'une épizootie dite *peste de cadeira*, sorte de paralysie des reins, venue de Bolivie il y a déjà fort longtemps. On se sert beaucoup de bœufs porteurs dans l'intérieur, les chevaux et mulets employés viennent du dehors. Il est tout naturel que dans ce pays d'élevage, l'industrie des viandes conservées ait pris un certain essor, mais on pourrait faire beaucoup mieux. A Paconé, ville située au sud de São Luiz de Caceres, il existe une charqueada (fabrique de viande salée et séchée) fondée au capital de 300 contos et produisant annuellement pour 500 contos de viande. A Miranda, il y en a une autre, fondée au même capital et produisant 350 contos de viande, cela malgré le manque de communication. Aux environs de São Luiz de Caceres, à Descalvados, se trouvent les pâturages, abattoirs et fabriques de conserves de viande en poudre connus sous le nom de Produits Cibils de la *C<sup>o</sup> Industrielle et Agricole au Brésil*, société belge fondée au capital de 6.000 contos, donnant une production d'une valeur de 700 contos. L'entreprise tue environ 70.000 têtes de bétail par an.

L'exportation du bétail sur Minas Geraes et São Paulo se fait par terre, à travers des routes qui sont à peine de mauvais sentiers; elle atteint 250.000 têtes par an. Les animaux n'arrivent aux environs de Uberaba (Minas) qu'après un voyage de plusieurs mois. Le Paraguay s'alimente aussi de bétail du Matto Grosso pour l'approvisionnement de ses villes. Les animaux pour la boucherie sont vendus couramment 50 à 60 francs par tête en moyenne.

L'État de Matto Grosso exporte chaque année environ 700.000 kilos de cuir sec et 100.000 cuirs salés. Les importations s'élèvent à 2.500 contos de reis et les exportations à 7.600 contos. Le budget de l'État est évalué à 1.900 contos de recettes et à 1.800 contos de dépenses en chiffres ronds. Les rentes de Matto Grosso sont beaucoup diminuées du fait de la contrebande qui se pratique sur une grande échelle sur la frontière du Paraguay et

par le Madeira, à l'aide du Guaporé où la surveillance est à peu près impossible.

XII. — Nous avons dit que l'État de Matto Grosso pouvait être considéré avec celui de Goyaz comme le plus riche de tout le Brésil en gisements de métaux précieux ; la plupart des mines d'or exploitées du temps de la colonisation ne l'ont été que superficiellement en raison des procédés d'extraction et du matériel employé tout à fait rudimentaire. Les emplacements de la plupart de ces mines sont encore presque tous connus ; certaines autres comme les Martyrios, d'où les premiers aventuriers rapportèrent de grandes quantités de métal, ne purent plus être retrouvées, de même que celles des Araés des environs du rio das Mortes. Voici, à titre de renseignement, les gisements connus exploités ou non, jusqu'à ce jour, ce sont les mines d'or de Jamory, Juruhima, Rio do Ouro, Brunado, mine anciennement très abondante mais peu exploitée ; Coacas, près de l'ancien village de São José, dans les environs du rio Cuyaba ; Galera, sur un affluent du Guaporé, Sapateiro, dans le municipe de Livramento, Façada, sur le chemin de Cuyaba à la fabrique de poudre située à trois lieues de la capitale.

Près des sources de l'Arinos, grande rivière sur le versant nord de la serra dos Pareois, se trouvent les mines de Santa Izabel, fort renommées et non exploitées. L'or est très abondant sur le rio Barbados qui naît dans la serra de Tapuapoan, principalement vers le confluent du Sepotuba. Dans le district de Camapuan, on trouve dans différentes rivières de ce territoire de l'or et des pierres précieuses. La chapada de Santa Anna, localité située à 60 kilomètres de Cuyaba, dans la serra de São Jeronymo, possède des mines d'or très riches. Des mines se trouvent également dans le Cabaçal, entre le confluent du Sepotuba et Villa Maria. Une Compagnie anglaise s'est établie à cet endroit.

Le rio Coxipo, qui naît dans la serra da Chapada, est un des plus riches en or de tout l'État ; c'est dans son lit que les premiers aventuriers trouvèrent les plus grosses pépites ; ces mines sont connues sous le nom de Lavras de Subtil ou Forquilhas. Une Compagnie anglaise, The Transpacific, exploite l'or du rio Coxipo au moyen de dragues. Le Jauru, petite rivière tributaire du rio Coxim du district de Camapuan, possède beaucoup d'or. Les localités ou rivières suivantes sont également riches : Galera, rio



qui naît dans les campos de Parecis, 6 kilomètres au nord de Sareré; le Jamari ou Candeas, rio qui descend de la serra dos Parecis, possède sur ses rives les mines inexploitées de Urumacuan; Lavrinhas, petite localité sur le chemin de Cuyaba à Matto Grosso, est le centre de gisements importants. Dans la serra de Maracajú, au sud de l'État, descendent les rios Iguatimy et Ipané



MATTO GROSSO. — Notre campement sur le tracé du chemin de fer du Matto Grosso.

possédant de l'or, non exploités. Gisements des rives du rio Bento Gomes, du municpê de Paconé. Gisements de Papuam près de Villa do Pilar; Ribeirão do Ouro, dans le district de Paconé. Santa Anna, Pary, Uribies, sont des gisements du municpe de Diamantino. Les gisements de la rivièrre de Santa Anna ne furent jamais exploités.

Puis encore : Santa Barbara, à 130 kilomètres au nord de Cuyaba, dans la serra dos Parecis; Santa Cruz, près du municpe de Villa Maria; Santa Izabel, près du rio Arinos. Tres Barras,

près du rio Arinos ; Visco, sur la rive droite du Guaporé ; Sepotuba, rio qui descend de la serra dos Parecis entre la capitale et le rio Paraguay, sont de riches gisements qui ne sont pas exploités. C'est vers les sources du rio Xingu, lui-même très riche en or, et ses affluents, dos Bois, Trahyras et Xavier, qu'il faudrait rechercher les fabuleuses mines d'or dos Martyrios, découvertes par Bartolomeo Bueno da Silva.

Le sous-sol de Matto Grosso ne renferme pas seulement de l'or en quantité certainement considérable, mais aussi des diamants, lesquels furent découverts en nombre d'endroits, mais principalement dans le municiple de Diamantino, assis au confluent des rios de Ouro et Diamantino, à 250 kilomètres nord-ouest de Cuyaba et dans le rio Buritysal qui se trouve non loin du Diamantino. Le Coxipo-Mirim, qui coule dans le district de Guia, à 40 kilomètres de Cuyaba, roule aussi des diamants d'une très belle eau. Le rio Coxim et ses petits tributaires, le Camapuansinho, le Taquary-Mirim, le Boa Vista et surtout le Jauru ont la réputation d'être très riches en diamants. Des études récentes ont donné des résultats excellents : elles viennent d'être faites à l'instigation de la Société Torquato et C<sup>ie</sup>, de MM. Pereira de Albuquerque, Azambuja et Knowler, qui ont obtenu l'autorisation d'exploiter les gisements diamantifères et autres dans le lit d'une partie de ces rivières. Les rivières indiquées, sauf le Coxim, sont très étroites, mais toutes ont des eaux limpides coulant avec force.

D'après les conclusions de ces études, la dissémination de l'or et des diamants dans les rios Jauru et Coxim n'est pas uniforme, car en raison du mouvement des eaux dont le courant est très rapide, il s'effectue un lavage naturel des graviers et pierrailles qui sont entraînés d'un point pour être déposés dans un autre, ce qui fait que certaines parties de ces cours d'eau sont très riches pendant que d'autres sont pauvres. Les graviers et conglomérats qui recèlent des diamants sont le plus souvent accompagnés de parcelles de minéraux comme l'oligiste, la limonite, fer magnétique, tourmaline et roche hyalo-tourmalite noirâtres, et d'autres pierres de couleur comme les *azulinhos* ou bleutées et les *chicorias* ou grenat. Le plus riche gisement diamantifère signalé jusqu'à ce jour se trouve sur le rio Quilombo, distant de 80 kilomètres des mines d'or de Santa Anna, et à 85 kilomètres de

Cuyaba. C'est une esclave d'un Portugais nommé Domingo de Azevedo, qui, en lavant du linge, découvrit dans le rio Quilombo un diamant d'une valeur de 6.000 francs. Le Portugais s'enrichit par la suite avec la découverte de son esclave à qui il n'accorda même pas la liberté et dont on ignora le nom.

D'après tous les renseignements recueillis, il ne fait aucun doute que les richesses minières du Matto Grosso sont incalculables, mais pour que le travail des mines soit rémunérateur, il faudrait qu'il fût entrepris avec des procédés et un matériel modernes. Néanmoins, ce n'est pas à notre avis l'exploitation des mines qui donnera le plus grand développement au pays; l'industrie agricole contribuerait beaucoup plus à sa richesse, car l'extraction des métaux précieux ne provoque qu'un mouvement momentané et factice; il détermine la cherté de la vie et ne laisse souvent que l'indigence.

XIII. — On ne se doute guère que le Matto Grosso fournit une grande partie des magnifiques plumes, aigrettes et crosses, qui frissonnent si gentiment sur les chapeaux de nos belles élégantes. La raison en est que la douane de Corumba ne tient pas beaucoup compte de cette exportation, qu'il en sort de grandes quantités en contrebande, et surtout qu'elles sont dénationalisées en traversant les pays qui les exportent en Europe et aux États-Unis : en l'espèce, le Paraguay et la République Argentine, sans parler d'autres intermédiaires.

Ainsi que le nom l'indique, les plumes d'aigrette sont droites, rigides, hautes de 15 à 20 centimètres, blanches et régulières; celles qui sont jaunes et usées constituent une seconde qualité. Quant aux « Crosses », en forme de crosses d'évêques, elles sont également blanches et frêles, délicates et hautes de 10 à 12 centimètres. Elles sont fournies par une espèce de héron blanc, nommé garzas, échassier haut de 40 à 60 centimètres, entièrement blanc, qui vit en bandes innombrables au bord des rivières, lacs, marais et ruisseaux, voisinant en bonne intelligence avec les « tuyuyus » et de grands sauriens qui sont aussi très nombreux dans ce pays et qui trahissent la confiance de ces oiseaux en happant à l'occasion ceux qui les approchent de trop près.

Ces oiseaux revêtent leur plus joli costume à l'époque de leurs amours; c'est à ce moment, où ils ont leurs plumes au grand

complet, que les chasseurs s'en emparent et les dépouillent de leur délicate et luxueuse parure. Les aigrettes les plus belles ornent la tête des mâles, en très petit nombre. La chasse aux garzas se fait de différentes manières, suivant qu'elle est opérée par des Brésiliens ou par des Indiens.

La chasse par les civilisés est brutale, rapide et sans pitié. Les chasseurs se forment en petites troupes, les uns en canot, les autres à cheval, un groupe rabattant les oiseaux vers l'autre, et c'est à coups de fusil que les timides garzas sont abattus sans aucun ménagement. Ces oiseaux se réunissent en grand nombre, aussi à chaque coup de fusil c'est comme un vol de flocons épais de neige vivante qui s'élève et va s'abattre un peu plus loin. Comme nous l'avons dit, les garzas vont souvent de compagnie avec les « tuyuyus ». Ces derniers sont d'énormes échassiers à la tête noire pelée, au bec de même couleur, long de 40 à 50 centimètres, emmanché d'un cou d'une égale dimension, cravaté d'un collier de plumes écarlates, le tout porté par un corps de 50 kilos, couvert de plumes blanches, sur des pattes longues, noires et noueuses.

Lorsque, au cours des chasses aux hérons, les tuyuyus se voient attaqués par des chasseurs à pied, non protégés par des cavaliers, ils se défendent bravement et adroitement à l'aide de leur bec et causent des ennuis à leurs agresseurs. Accroupi, sous la menace d'un coup de machete, ou sabre d'abatis, l'oiseau écarte souvent l'arme et, avec une détente rapide de son cou, il blesse de son bec fermé, et parfois grièvement, l'infortuné chasseur. Les plumes des tuyutus, quoique d'une grande blancheur, ne sont pas encore exportées.

XIV. — Les Indiens, Parecis, Guatos, Cayuas, Corovados, et même Cayapos opèrent tout autrement. Ayant observé l'endroit où les garzas se sont décidés à passer la nuit, ils s'y rendent la nuit en canot, ou à pied, si l'endroit le permet. Ils cernent les oiseaux et allument de distance en distance des feux de plantes stupéfiantes; ils s'emparent prestement des précieuses aigrettes sur les oiseaux endormis qu'ils relâchent avant qu'ils aient pu revenir de leur surprise. S'il y a quelque cruauté à plumer ces hérons vivants, les chasseurs indiens font au moins preuve d'une prévoyance qui n'était pas autrefois dans leur caractère. Le procédé dont se servent le plus fréquemment les Indiens, qui n'ai-

ment guère les expéditions nocturnes, est l'emploi de flèches à tampons qui étourdissent le volatile, ou alors les flèches ordinaires avec lesquelles ils en exterminent de grandes quantités, car l'arme n'est pas bruyante et les garzas sont très farouches. M. Cadiot, un de nos compatriotes, Conseiller du Commerce Extérieur de la France, négociant à Cuyaba, où il réside depuis de longues années, nous a raconté la manière originale souvent employée par les Indiens pour tirer parti de leur chasse.

A la fin de la période de chasse, qui dure près de quatre



MATTO GROSSO. — Indiens guatos dans une rue de Cuyaba.

mois, sur une énorme étendue de territoire, le chef de la troupe réunit quelques-uns de ses guerriers, et dans le costume primitif que représente notre photographie, parfois agrémenté de dessins variés sur leurs peaux brunes, ils arrivent dans les villages frontières et dans les centres d'échange, souvent même jusqu'à Cuyaba, après avoir accompli un énorme voyage. Laissant au fond de leur étroite et large pirogue les cocares, coiffures diadèmes en plumes de perroquet, qui ornent leur tête, enlevant la baguette de cire dure et blonde qui leur traverse les narines transversalement, ne conservant pour tout vêtement qu'une petite pende-loque de coquillages polis insérée dans la lèvre inférieure et qui

leur retombe sur le menton, ils se dirigent vers les magasins les plus proches, marchant, c'est bien le cas de le dire, en file indienne, par rang de qualité et d'âge. Leur premier soin est d'entrer dans le premier magasin venu afin d'acheter contre de petites pincées de plumes un ou deux costumes complets de toile de couleur que l'Allemagne et l'Angleterre, et aussi les filatures brésiliennes importent à très bas prix, dont ils se partagent les pièces, afin de ne pas se présenter en sauvages. Chacun ayant une partie de costume, reprend place dans le cortège incomplètement habillé, et, formant un monôme original, on se met en quête d'autres magasins.

Cette promenade est le plus souvent interrompue par les agents de la municipalité, qui ont mission de veiller à la décence dans la rue, et les délinquants sont conduits au poste où la charité municipale bienveillante et celle des habitants revêt à peu près ces grands enfants à l'aide de vieilles défroques et les remet aussitôt en liberté. Les Indiens radieux reprennent triomphalement leurs visites des magasins où le chef débat le prix àprement. Les articles qu'il demande en échange de ses produits sont généralement des couteaux, des haches, des garruchos ou pistolets à longs canons, de la poudre, du plomb, des mouchoirs, divers autres objets, et surtout de la cachaça ou eau-de-vie de canne. La vente terminée la troupe reprend joyeusement, parfois bruyamment, le chemin de ses villages où elle parviendra après plusieurs jours, parfois des semaines de navigation ou de marche.

XV. — L'État de Matto Grosso fait payer un droit d'exportation de 600 reis (0 fr. 90) par gramme de plumes exportées. L'exportation des plumes d'aigrette s'élève à environ 160 kilos annuellement, mais il est certain qu'une belle quantité sort sans payer aucun droit. Les plumes d'aigrettes sont vendues à Cuyaba ou à Corumba 1 conto de reis, soit 1.610 francs le kilogramme; arrivées en Europe, ces plumes vaudront six et souvent huit fois plus.

L'État d'Amazonas est avec le Matto Grosso le territoire où on trouve le plus de garzas porteurs d'aigrettes. D'autres plumes sont aussi fournies par les mêmes États : ce sont les plumes de miraflores dont la queue, imitant celle de l'oiseau de paradis, forme un panache de plumes dorées miroitantes et de forme

particulière qu'on nomme « arête de poisson » ; les plumes de héron gris, plumes grises tombantes, en faveur suivant les caprices de la mode, et nombre d'autres qu'il serait trop long de désigner ici. Puis, les plumes de nandou ou autruches américaines nommées Ema au Brésil, qui n'ont qu'une valeur de 2 à 3 francs le kilo, valeur marchande insignifiante qui est compensée par la quantité. Les acheteurs d'aigrettes et de crosses auraient intérêt à établir des relations directes avec le Matto Grosso qui pourrait tenter aussi les amateurs de chasses productives.











# LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

---

MARCEL DUBOIS

*Professeur de Géographie Coloniale à la Sorbonne,  
Membre du Comité de la Ligue Maritime française.*

**La Crise Maritime.** Un fort volume in-8° écu, broché  
(*Bibliothèque des Amis de la Marine*) . . . . . 6 »

---

MARCEL A. HÉRUBEL

*Docteur ès sciences,  
Professeur à l'Institut maritime.*

**Pêches Maritimes d'autrefois et d'aujourd'hui.**  
Un volume in-8° écu, broché (*Bibliothèque des Amis de la Marine*) . . . . . 5 50  
(*Ouvrage couronné par la Société de Géographie commerciale.*)

---

HENRY ROLLIN

*Enseigne de vaisseau.*

**Marine de Guerre et Défense nationale.** Préface de  
M. le Vice-Amiral BESSON. Un fort volume in-8° écu, broché  
(*Bibliothèque des Amis de la Marine*) . . . . . 4 50

---

GEORGES MORAEL

*Armateur.*

**La Marine Marchande et son Personnel.** Un fort  
vol. in-8° écu, broché (*Bibliothèque des Amis de la Marine*) . 5 »

---

MARCEL BRUNET

**La Brèche Maritime Allemande dans l'Empire  
colonial Anglais.** Préface de M. MARCEL DUBOIS, Profes-  
seur à la Sorbonne. Un volume in-8° écu, broché (*Bibliothèque  
des Amis de la Marine*) . . . . . 3 50

---

JOSEPH DAUTREMER

*Consul de France,  
Professeur à l'École des Langues Orientales.*

**La Grande Artère de la Chine : le Yangtseu.** Un  
volume in-8°, avec illustrations et carte hors texte, broché. 6 »

---

JOSEPH DAUTREMER

**L'Empire Japonais et sa vie économique.** *Nouvelle  
édition, revue.* Un volume in-8°, avec illustrations et carte hors  
texte, broché . . . . . 6 »  
(*Ouvrage couronné par la Société de Géographie commerciale.*)

---